



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

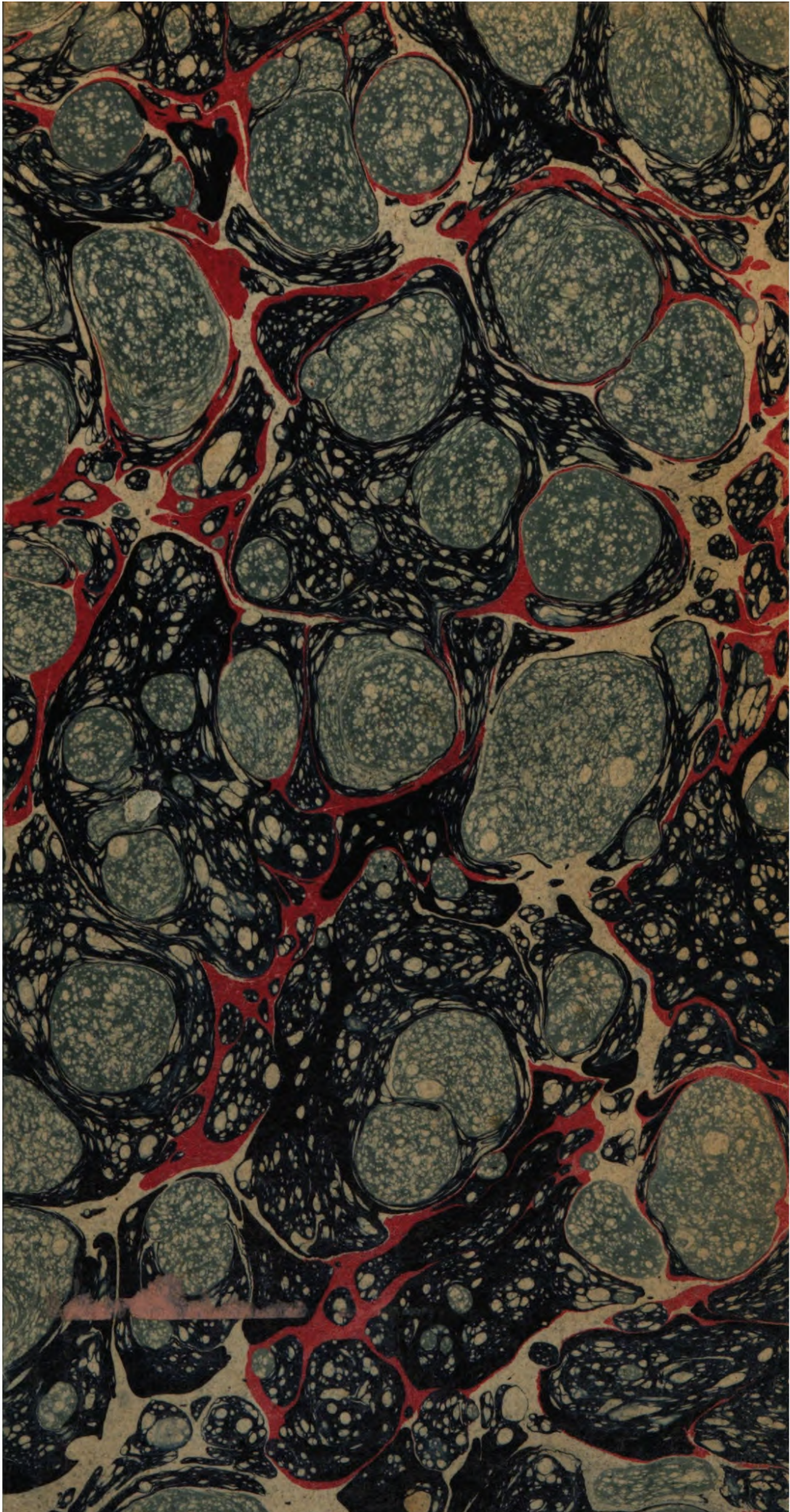
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

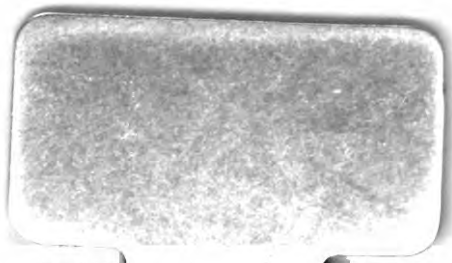


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vol. Fr. II B. 172





LE CAMPAGNARD.

ou

LE RICHE DÉTABUSÉ.

~~BB. 1.~~

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1910

RESEARCH REPORT NO. 1

1

2

LE CAMPAGNARD,

OU

LE RICHE DÉTABUSÉ,

D R A M E

EN DEUX ACTES ET EN PROSE.



A LA HAYE,

M. D C C. L X X I X.

B.B.

1871

10

...

...

...

...



...

...

...





P R É F A C E .

ON a voulu peindre le nouvel état de l'homme raisonnable & détrompé, qui, ayant su préférer les beautés de la Campagne aux décorations artificielles de la Ville, a oublié, en présence du spectacle majestueux de la nature, les miseres pompeuses dont brillent les Cités; qui, ayant su ouvrir enfin son ame aux impressions vives & pures, qui faisoient involontairement le contemplateur des saisons & de leurs variétés, a trouvé le bonheur, ou du moins le repos son image, dans un asyle agréable & champêtre.

Le tableau toujours intéressant dans ses formes, tantôt aimable & doux, tantôt tranquille & animé, tantôt fier & vigoureux, se modifie incessamment sous les regards de celui qui fait voir la nature; & ce tableau lui inspire sans doute des idées

plus graves & plus saines que n'en font naître les chimères mouvantes, dont se repaît l'avidité oisive du prisonnier des Villes, plus distrait qu'amusé, plus fatigué dans ses plaisirs que satisfait.

Il n'y a que le charme puissant & secret de la Campagne qui ait un empire constant & universel sur le cœur de l'homme; vainement les créations du luxe voudroient usurper ce pouvoir; pénibles & apprêtées, imparfaites dans leurs effets, brillantes & froides, elles laissent un vuide qui fait encore soupirer à la suite des efforts, des recherches & des combinaisons des Artistes. La Campagne simple & magnifique a un attrait inépuisable; ses traits riants se reproduisent à mesure que l'œil les détaille; ses avantages se multiplient à mesure que l'on apprend à les connoître, & le cœur que n'a pu remplir le faste des Cours, le tumulte des fêtes, les miracles du luxe repose délicieusement dans les belles & solitaires retraites de la nature.

P R É F A C E.

C'est-là que l'homme peut se contempler en silence, jouir de lui-même, apprécier le temps & l'existence, rendre pleins des jours que l'on dépense ailleurs avec une folle prodigalité. Débarrassé du poids importun des affaires, loin de la gêne & de la sollicitude des sociétés, il n'a plus cette inquiétude secrète qui ronge l'ambitieux, poursuivant le fantôme de la fortune dans l'air empoisonné des Villes; il éprouve ce calme, ce repos égal & profond qu'enfante le sentiment de la liberté; c'est par elle qu'il trouve la richesse dans l'aifance, la sagesse dans la modération, le trésor du temps dans son emploi, les jouissances enfin sans repentir; & que des vues utiles, un plan de vie régulier, des projets sagement combinés lui offrent des ressources plus assurées: il n'aura plus besoin d'acheter ses plaisirs au prix de l'or; tous les plaisirs paisibles & doux, s'il fait les goûter, se trouveront à sa portée; & n'égalent-ils pas les dons prodigieux de la bonne mere, de

la terre féconde qui nourrit les humains ?
Alma Ceres !

Malheureux l'homme qui, corrompu par le tumulte des Villes, trouve la Campagne silencieuse & morte; à coup-sûr, le germe du bien est étouffé en lui. La Campagne est éloquente pour l'ame, saine pour le cœur vertueux; elle est animée pour le cœur sensible; elle entretient la paix de l'ame, la rétablit même quand elle est troublée; elle écarte ces passions orgueilleuses & petites, tourment des hommes livrés au tourbillon du monde; elle calme ces convulsions orageuses, que l'exemple du luxe & la cupidité font naître. La Campagne est mere des sentimens honnêtes; & indépendamment des avantages physiques qu'elle procure, tels que les alimens sains, la solitude & la pureté de l'air, qui restituent ou entretiennent les forces de la santé; elle a des avantages moraux très-remarquables, & les vices honteux s'écartent d'eux-mêmes de ces asyles, où les bois, la verdure,

les prés, les haies fleuries semblent enfermer les goûts simples & les vertus paisibles.

La Campagne ! les Poètes l'ont chantée, les Peintres l'ont transmise sur la toile, les Philosophes l'ont préconisée ; plus heureux celui qui, amant de ses attraits, la contemple, fait jouir de ses trésors divers, & conserve ses mœurs pures en respirant l'air balsamique des fleurs, & en foulant chaque matin les plantes odoriférantes !

Qui n'a senti le besoin de la visiter, du moins à la renaissance des beaux jours, quand le verd tendre des gazons, le premier chant des oiseaux, les rayons plus actifs du Soleil, hâtant la végétation, appellent l'Être le plus indifférent pour admirer la main agissante & cachée, qui étend l'herbe touffue, développe les germes, pare les sommités des arbres de boutons déjà impatiens de s'ouvrir, & qui vont jeter bientôt à travers le feuillage, & les fleurs & les fruits !

O tableau enchanteur ! ô spectacle plus intéressant que tous ceux que l'art pourroit offrir ! Oh ! qu'il est doux d'aller cueillir le premier bouquet de violettes le long du ruisseau serpentant sur la pelouse , & d'apercevoir le pied mouillé par la rosée fraîche & brillante , dans cette aurore d'un beau jour de printemps , la suite des beaux jours qui doivent naître encore & perpétuer les plaisirs innocens de l'homme.

Il n'appartient qu'à Tompson de chanter les divers aspects des saisons ; son pinceau , riche comme la nature , vaste comme l'horizon le plus superbe , embrasse l'ensemble de ces scènes ravissantes , & dominant tous les objets , imprime la vie aux moindres détails. Il faut le lire dans le silence du midi , ou dans le calme du soir en présence des tableaux augustes dont il reproduit avec tant de pompe les images grandes & fortes , simples & magnifiques , riantes & naïves. Comme les illusions menfongeres , comme

P R É F A C E. iij

les caprices de la mode, les faux brillans de l'esprit, disparaissent alors ! Comme tout ce qui n'est pas la nature se dissipe, paroît faux & puérile ! Comme le goût qui nous porte à lui payer un tribut éternel d'admiration paroît le goût universel, le goût vrai, le goût indépendant des variations, & qui, dans tous les siècles & dans tous les pays, a trouvé & trouvera autant de partisans qu'il y aura d'hommes étrangers à la dépravation des Villes.

Je crois aussi que c'est à la Campagne que les Ecrivains acquierent plus de noblesse & d'élévation dans les idées, deviennent plus forts & plus touchans ; c'est-là que se composent les ouvrages généreux, c'est-à-dire, ceux qui embrassent le plan de la félicité publique. A la Campagne, on songe nécessairement à la plus nombreuse portion du genre-humain ; on la voit, on l'a sous les yeux ; on l'apperçoit courbée sous le travail & exerçant les arts de première néces-

fité, ces arts primitifs qui réveillent & rappellent toujours des idées simples, génératrices des grandes idées, tandis que dans les Villes les arts trop raffinés peut-être de nos jours, tombent dans les formes minutieuses, & n'ont d'autre but que de récréer un instant, l'œil dédaigneux des riches. Dans les Cités donc, on écrit les romans voluptueux, les petits vers élégans & légers, les comédies manierées; mais le *Télémaque*, *l'Histoire-naturelle*, *l'Emile*, *l'Histoire du commerce des deux Indes*, toutes ces grandes compositions qui honorent notre siècle, semblent avoir été tracées sous le point de vue des hameaux & de la cime vacillante des forêts séculaires. Une unité d'intention pour le bien général, un enthousiasme sage & réglé, un langage patriotique, quelque chose de simple & d'auguste dans la diction, tout dit jusqu'à la franchise du style, que leurs Auteurs n'ont pas été émus par le secours de quelques objets artificiels; mais

qu'ils ont répandu leur ame avec la même plénitude & la même liberté que l'horison vaste qu'ils embrassoient, & le calme profond dont ils jouissoient.

Les Poëtes Allemands, qui semblent tenir de plus près que les autres nations au berceau de la nature, ont versé dans leurs écrits des sentimens délicieux sur le charme de la Campagne dont ils se montrent idolâtres; ils paroissent l'habiter de préférence, & composer devant-elle. On voit qu'ils sont heureux dans la solitude, que le tableau, toujours présent, enivre leur cœur, & qu'ils observent tous ces grands phénomènes avec un intérêt durable, qui se reproduit dans leurs vers : leurs vers sont frappés d'un coloris qui atteste que l'œil du Poëte a constamment vu ce qu'il a peint; ils paroissent inépuisables alors, parce qu'ils sont tout entiers aux détails qui les passionnent; ils prolongent en écrivant ainsi,

& leurs jouissances & celles de leurs compatriotes , & ce goût descripteur qu'on leur a reproché en France est analogue au goût de la nation qui se prolonge dans ces tableaux riches & variés avec une volupté toujours égale ; l'illusion résulte de cet amour extraordinaire pour les détails ; leur art devient une puissance magique qui peint le Ciel & sa voûte immense , & le vague des airs & les nuages & les vapeurs & le combat des ombres & de la lumière , lequel modifie & nuance si diversement le même point de vue. On est dans le prestige , parce qu'on aperçoit dans leurs ouvrages comme dans les tableaux des *Claude Lorrain* & des *Karle Dujardin* , les distances , les plans , les profondeurs , les faillies , les monts , les perspectives des côteaux , & que la fleur isolée y tient son rang comme les arbres qui élancent leurs rameaux & étalent leur feuillage dans un ciel vapoureux. Rien ne manque au paysage ; toutes les couleurs locales

P R É F A C E. *xiij*

Y font, & l'on croit voir dans les objets mêlés qui le composent un site réel. Cette manière de captiver l'imagination vaut bien le goût qui nous porte à sacrifier des descriptions que notre génie superbe rejette ou par impatience ou par insensibilité.

Les Villes offriront - elles jamais dans leur uniforme enceinte, ces scènes ravissantes, qui prêtent tant au pinceau du Poëte, & non moins à la méditation du Philosophe, lorsque les nuages colorés se fondent & se marient avec la tête arrondie & superbe des arbres les plus élevés, lorsque les rayons qui s'échappent en traits étincelans par leur prodigieuse réfrangibilité, étalent ce que l'astre du jour a de plus pompeux & de plus éblouissant; quand la lumière devenue plus ardente, transforme tout-à-coup un paysage en un autre paysage, tant sa teinte est chaude & vigoureuse; quand les lieux, en ces trop rapides instans, sont métamorphosés à l'œil même du propriétaire, qui s'en étonne &

qui ne reconnoît plus l'endroit qu'éclairoit le matin , le doux & paisible rayon de l'aurore , tant la magie des couleurs est vive & frappante , tant elle imprime aux mêmes objets une diversité magnifique & non moins admirable ?

Et le soir , quand le lac paisible répète le front de la Lune , sa lumière argentée & le brillant des étoiles ; quand les nuages légers qui l'entourent passent , en mobiles images dans le miroir des eaux , sous les pieds du Contemplateur ; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelque oiseau nocturne ; qu'il voit le flot tremblotant , mais uni , reproduire le paysage frais d'alentour ; dans quel lieu reconnoîtroit-il un repos plus absolu , une paix plus douce ; où éprouvera-t-il mieux le voluptueux sentiment d'une rêverie indéterminée ? dans quel endroit enfin sentira-t-il plus vivement la majesté profonde & calme de la nature ?

Et le matin , quand l'atmosphère s'épure ,

que les nuages qui s'argentent sont épar-
sur l'horison comme des flocons de laine,
qu'il voit le laboureur déjà dans les champs
peser sur le soc, briser la mousse & diriger
le sillon droit & profond, d'où sortiront les
épis dorés ; ne sourit-il pas de joie en ap-
percevant les bœufs vigoureux , robustes
compagnons de l'homme , mugir en quittant
l'étable & s'avancer sous le joug que guide
un bras attentif & laborieux , tandis qu'une
main intelligente parcourt le champ , & d'un
mouvement égal & mesuré répand le grain
qu'attend la terre pour le rendre au centu-
ple ; en ce moment , le Contemplateur ne
tourne-t-il pas involontairement ses regards
vers le Ciel, suprême modérateur de l'année ;
ne l'invoque-t-il pas d'une priere ardente
& secrète , pour qu'il daigne faire croître
les germes de la fécondité ? Après la tâche
du Laboureur , le sillon attend encore le re-
gard vivifiant qui échauffe ou durcit à
son gré le sein maternel de la terre.

Aveuglément insensé ! ce Cultivateur qui, par un travail journalier & renaisant, fait sur la nature les plus utiles & les plus nobles conquêtes, qui, créant pour ainsi dire les objets de première nécessité, contribue plus qu'un autre citoyen à la splendeur, à la prospérité, à la force, à la vie de l'Etat, humilié par l'arrogance oisive & insolente, voit ses mains laborieuses qui conduisent le soc de la charrue & manient la bêche nourricière, avilies & reléguées dans la dernière classe de la société; ces mains agrestes qui, pour être couvertes de durillons, n'en composent pas moins la subsistance & le bien-être des hommes, & que tout Citoyen devroit regarder avec une sorte de reconnaissance, puisque, sans elles, la disette, la pauvreté, la famine & la douleur dévoreroient jusqu'aux Grands dans leurs palais de marbre, au milieu de leurs arts luxueux & futiles; mais telle est l'incroyable injustice (ou plutôt l'extravagance de l'homme) qu'il

suffit de lui être utile pour démeriter à ses regards, & qu'il garde sa forte & imbécile admiration pour les mortels qui l'écrasent & le foulent aux pieds. Le travail manuel, premier exercice de l'homme, occupation sacrée des anciens Patriarches, ordonné par Dieu même, le travail, seule puissance sur la terre qui remue & vivifie la matière oisive, est regardé, dans nos jours coupables, comme un emploi avilissant, tandis que le Financier tortionnaire, le Guerrier cruel, le Citadin indolent osent prendre le pas sur l'homme qui, donnant à la sève son premier mouvement, a dans sa tête plus d'observations justes, & dans son cœur plus de vertus humaines & hospitalières, que ceux qui le regardent avec dédain, dédain qui ne peut être ici payé que par le mépris; car ce dédain doit être considéré avec juste raison comme le dernier terme de la démence humaine. Le Cultivateur (qui réclame seulement l'égalité) peut opposer du moins à

la face du Ciel ses travaux fructueux, ses mœurs simples & champêtres, sa sage économie, sa simplicité, ses enfans élevés dans une science nécessaire, le bien universel fait aux hommes; il ne va point mendier un emploi à la porte d'une vile courtisane, ni s'exposer au rire insultant d'un Commis, insidieux distributeur des graces qu'il fait acheter par une entière dégradation; il fait que la terre le nourrira, & il s'attache à ses mammelles. Eh! qu'opposeront les êtres superbes & vains, qui, parés des livrées du luxe & leurs éternels esclaves, osent se croire au-dessus de lui! qu'opposeront-ils hélas? On ne le fait que trop par l'expérience; des vices, des inutilités & des crimes, puis l'indigence qui les couronne.

Les Ecrivains Philosophes, race choisie & distinguée parmi le troupeau vulgaire (abandonné presque sans espoir de guérison aux préjugés les plus bizarres & les plus honteux) les Ecrivains n'ont point partagé ce

dédain arrogant, crime de l'opulence; ils ont tous dit d'une voix unanime, *honneur immortel à la sainte agriculture!* Ils l'ont vénérée constamment dans leurs cœurs, comme dans leurs écrits, la charrue fut pour eux un objet sacré. Ils ont félicité les Rois de la toucher avec pompe & solemnité dans telle fête annuelle. Virgile à la Cour d'Auguste a décrit la herse, le hoyau, la bêche, le râteau & les oreillons du soc qui rangent également la terre des deux côtés, & tous les Ecrivains, que j'ai appelés *généreux*, ont préféré dans leurs chants les instrumens de la rustique simplicité à tous ces civils ornemens du luxe & de la faveur, que la corruption des mœurs & des arts pouvoit offrir.

A mesure que la race humaine sera plus éclairée, ils seront plus estimés, ces interprètes sensés de la voix publique, eux qui osent célébrer de tout leur pouvoir les travaux des agriculteurs; eux qui ont restitué la noblesse à l'homme aux cheveux blancs, qui, pen-

dant soixante années, a procuré à ses semblables le vêtement & la subsistance, & qui, pour surcroît de bienfait, a donné à sa patrie, dans ses propres enfans, des soldats robustes & dociles. Comment après tant de sacrifices, de travaux & de fatigues, cet homme de la campagne ne représenteroit-il pas aux yeux du Philosophe le véritable Atlas, soutenant tout le fardeau du globe sur ses épaules de Paysan ?

Tristement enchaîné dans la Capitale, où le sort, hélas ! m'a fait naître, je salue de loin la Campagne ; mais privé d'un simple hermitage par l'étoile infortunée de ma naissance, & n'y pouvant fouler le sol étroit, mais chéri de la propriété ; je demande à mon imagination les jouissances que le destin cruel m'a refusées ; je me dédommage de ses longues rigueurs, en me rendant propriétaire à ma fantaisie des lieux que je fréquente, lorsque je m'échappe de l'atmosphère épais qui m'environne à Paris ; une

fois sorti de ses tristes barrières, je goûte plus vivement le plaisir après lequel j'ai long-temps soupiré. Les Princes me cèdent alors leurs domaines & leur héritage. Les bois, les routes, les forêts m'appartiennent; les eaux limpides du riant Chantilly, (*) coulent, écument, jaillissent sous ma loi; je ne laisse au Maître que son Château: tant que ma vue peut s'étendre, je jouis, je recule les limites de mes possessions; elles ne sont point imaginaires; j'en use autant & plus que le fier possesseur. J'aspire tout l'air qui m'environne; je foule tous les gazons, je mesure de loin la hauteur de tous les arbres, je salue toutes les fontaines; & quand je vois passer la biche légère & le dain fugitif, je me dis: ils sont à moi; mais je veux les laisser errer librement sous les portiques verts de leurs paisibles habitations, sans les déchirer sous la

(*) Lieu que je visite tous les ans, depuis 25 ans.

morsure des chiens féroces, ou les percer de balles meurtrières.

Egaré & perdu sur le soir, un livre en main, qui connoît le plaisir alors de grimper sur un coteau en cueillant, quelques fleurs aromatiques, & si ce n'est pas assez d'escalader une petite & rude montagne; parvenu là, d'aller s'asseoir sous un bosquet de vieux chênes qui imitent un parasol, d'y respirer un air pur, comme la pensée que forme l'innocence; de sentir là le charme de se trouver seul & de laisser ensuite errer son regard sur les prairies, les ruisseaux, les chaumières & les clochers qui forment un tableau varié! Un vent modéré souleve vos cheveux & incline l'herbe touffue; vous vous couchez avec délices sur un mol gazon; le Soleil est à demi-voilé, & sortant de dessous un nuage, il jette des traits de lumière sur une partie éloignée. Quel coup d'œil! il semble en ce moment que l'Univers ne roule que pour la paisible contem-

plation du Philosophe ! il oublie & l'injustice & l'indifférence des hommes. Il est loin d'eux ; il lie dans sa pensée & le brin d'herbe qu'il arrache & qu'il suce , & le Soleil qui , penchant sur son déclin , ajoute à la majesté de ce tranquile horison ; il est ému de la moindre plante , comme du point le plus magnifique de la création ; tout lui paroît marcher de niveau , & ce n'est qu'en descendant de la montagne , lorsque les ombres grandissent & comblent les vallons , ce n'est qu'en rentrant à pas tardifs , sous la chaumière où travaille & gémit l'indigence exténuée , qu'il apperçoit l'inégalité du monde moral , & qu'il éprouve cette mélancolie triste & douce , qui n'est que la suite du ravissement , qu'il vient d'éprouver au sommet de la colline.

Il entre une autre fois dans une forêt solitaire ; & si le cri barbare de la chasse ne resonance point pour réveiller en lui des images douloureuses de meurtre & de carnage ,

l'inspiration auguste le saisit. Cette forêt a quelque chose de majestueux, parce que la nature ne paroît la travailler que pour elle-même, & que rien n'y annonce la main de l'art; la terre est loin de son maître & en paroît plus belle; les arbres s'élevent, se défient fièrement, jettent leurs bras immenses dans les airs au gré de leur libre indépendance. Elle se caractérise de toute part avec cette force créatrice que la nature conserve à toutes ses productions, quand l'homme n'y a point porté son ciseau, *instrument de dommage*, comme le dit le cher la Fontaine.

Mais si l'amant de la Campagne & de la nature, dans ses promenades du soir, aperçoit deux jeunes amans qui se cherchoient ou qui se sont trouvés, & qui, tout entiers à eux-mêmes, traversent ensemble les mêmes bocages, il sortira un instant de sa rêverie. Fit-il un poëme épique? il s'arrêtera pour les observer; il sera heureux du bonheur de

l'innocence ; il refaisira ses adolescentes années ; il retrouvera ce cœur neuf & sensible qu'il croyoit perdu. Eh ! pourroit-il ne pas contempler avec intérêt la jeune beauté hâlée , qui , sous un vêtement simple ou même grossier , n'en a pas moins l'air du contentement ? pourra-t-il s'interdire le plaisir furtif de suivre leurs pas , de saisir quelques expressions qui , dans leur rusticité villageoise , n'en rendent pas moins l'accent de la passion & le cri du plaisir ? En voyant leurs mains pendues négligemment , & leurs doigts déjà entrelassés , tandis que d'un pied égal , ils marchent dans l'étroit sentier , & touchent de leurs vêtemens le bord des haies , au moment que le Soleil se précipite au couchant & pénètre de sa lumière dorée les antres de verdure ; il évitera , sans doute , de les distraire ; il se gardera bien d'interrompre par un bruit indiscret , ou plutôt sacrilège , le regard rapide & expressif que par intervalle , l'amante jette sur son bien-aimé , riant

d'un gros rire, du rire de la joie & du bonheur.

Non, ce n'est point dans les Villes que l'amour regne avec tout son empire; un goût passager y prend son nom; c'est dans la solitude que les traits lancés par la beauté deviennent actifs & brûlans. L'homme amoureux s'enfonce dans les tortueux détours des sombres vallées; c'est dans la profondeur des bois, à l'ombre des forêts, en entendant le chant des oiseaux, qu'il revoit l'objet dont il est idolâtre; il cherche à être seul alors, parce que son ame est totalement remplie de l'image qui l'accompagne. Dans le tumulte des Villes, les goûts qui se contrarient, auroient mis l'ame de cet homme dans une espèce d'équilibre, & il n'eût connu qu'un sentiment foible, factice & languissant, au lieu de nourrir dans son ame une sensation forte, profonde & unique.

O Campagne! Théâtre des vraies jouis-

fances , je te salue chaque jour dans ma pensée ; & si je reste emprisonné dans la Capitale , le sort le veut ; mais je ne t'en vois pas moins belle , moins riante , moins majestueuse ; & mes tristes & longues habitudes (malgré les apparences) n'ont point altéré le goût inné que j'ai pour toi !



P E R S O N N A G E S .

DE BOURVAL, homme opulent.

Mde. DELATASSE, ancienne amie
de Bourval.

LA MARQUISE DE***, amie plus mo-
derne de Bourval.

LE JARDINIER de Bourval.

MATHURINE, femme du Jardinier.

TOINETTE, fille du Jardinier.

JEANNOT, garçon Jardinier.

*La scene est au Château de Bourval, à
soixante lieues de Paris.*

LE CAMPAGNARD.



LE CAMPAGNARD

OU

LE RICHE DÉTABUSÉ,

DRAME

EN TROIS ACTES, & EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOINETTE tenant en main une corbeille de fruits ;
elle regarde de côté & d'autre.

A SSEYONS-NOUS. . . . Il ne viendra point ;
parce que nous l'attendons. Si nous avions
quelque chose à faire , il seroit sur nos talons
à déranger notre ouvrage ; cela ne feroit-il
pas endêver toute autre que nous ? . . . Ils ne
savent rien deviner ces hommes qui nous ai-
ment. . . . **A**

SCÈNE II.

TOINETTE, JEANNOT.

JEANNOT.

BOn jour , bon jour , Toinette. . . . Nous accourons bien vite pour te voir ; nous voilà tout essoufflé. . .

TOINETTE.

Oui , tu es toujours diligent , quand on n'a que faire de toi. . .

JEANNOT.

Nous avons toujours couru ; autant de gagné ; pardi ! nous te voyons quand nous te voyons pas. . . Te voilà plus vermeille que ces fruits ; mais tatidié , tu as le cœur toujours bien ingrat à notre égard.

TOINETTE.

Ah ! le beau reproche ! . . . Te souviens-tu du jour que tu tiras à la milice , dans quel état nous étions ; demande à la pauvre Magdelon ,

qui vouloit nous consoler & qui ne le pouvoit pas.

JEANNOT.

Oh, oui, tu me marquas du tendre ce jour-là; mais depuis tu as oublié toutes tes tendresses; tiens, nous voudrions que le tirage de la milice recommençât tous les jours, parce que du moins tu aurois pour nous de l'amitié ce jour-là.

TOINETTE.

Et nous, nous ne voudrions pas tous les jours t'aimer ainsi, car cela fait aussi trop de mal.

JEANNOT.

Eh! bien, imagine-toi en idée que tous les jours nous sommes prêts à prendre le billet noir.

TOINETTE.

Ah! Jeannot tu me fais trembler! . .

JEANNOT.

Quoi, donc, tu ne veux pas que nous servions le Roi?

4 *LE CAMPAGNARD,*

TOINETTE.

Le Roi est un bon maître ; mais nous aimons mieux que tu sois notre serviteur.

JEANNOT.

C'est parler ça. . . en ce cas là , nous ne demanderons point notre congé. . . & nous ne ferons jamais déferteur. . . . mais que vois-je là-bas ?

TOINETTE.

Eh ! bon Dieu , ce sont deux belles Dames. . . Vois-tu, Jeannot, elles ont des plumes par-dessus la tête , tout comme le dais de notre paroisse : oh ! que c'est drôle !

JEANNOT.

Veux-tu faire un pari avec moi ?

TOINETTE.

Oui , voyons. . . .

JEANNOT.

Que ces deux Dames arrivent de Paris. . . Nous voyons cela nous ; nous avons vu le beau monde aux Thuilleries le jour de la St. Louis ; & nous le reconnoissons bien , car nous y avons

entendu le concert tout entouré de lampions ;
c'est superbe ça ?

TOINETTE.

Elles ont de grands laquais... je n'ose les
regarder ; car ils ont l'air insolent & libertin ;
je me sauve ; Jeannot , adieu... adieu...

JEANNOT.

Eh ! non , non , reste , qu'as-tu à craindre en
notre compagnie ? nous voudrions bien voir...

TOINETTE.

Laisse-moi m'en aller.

JEANNOT.

Si tu avois vu Paris comme nous , ça ne te
ferait pas tant de peur , & tous ces laquais , vois-
tu , qui font ici les gros Messieurs , on ne les
regarde pas tant seulement là-bas... puis , que
crains-tu ? voilà notre maîtresse avec elles.

TOINETTE.

Ma mere ! & je ne veux pas qu'elle nous voie
causer.

JEANNOT.

Elle ne t'aura point apperçue ; tu fais bien

que la pauvre femme a la vue si basse, qu'à peine voit-elle ses poules. . . . (*Toinette s'en va.*)

S C E N E I I I.

LA MARQUISE DE *** , MADAME
DE LATASSE , MATHURINE ,
JEANNOT.

LA MARQUISE DE ***.

AH ! Dieu ! que de peines avec les postillons. . . . comme tout cela est servi. . . . point de police sur les grandes routes. . . . cela est scandaleux. . . .

M^{de}. DELATASSE.

Pour dédommagement nous allons bien nous amuser ici ; je vous promets diversité de plaisirs ; jeu , table exquise , promenades , bal , comédie. . . . C'est un homme charmant , incroyable , unique que Bourval. . . . le meilleur ton ; Sybarite raffiné. . . . ce sont des jours délicieux que ceux qu'on passe avec lui.

LA MARQUISE DE ***.

De plus , vous m'avez promis , que nous nous moquerions amplement de sa maîtresse.... voilà mon caprice , à moi.

Mde. DELATASSE.

Mais cela va sans dire..... le Comte nous rejoindra après demain , c'est le plus excellent persifleur , vous l'entendrez. (*d'un air étonné.*) Mais je ne me reconnois plus ici ; il faut qu'on nous ait trompée. (*à Mathurine.*) Bonne femme , est-ce bien ici chez M. de Bourval?

MATHURINE , (*faisant la révérence.*)

Oui , Mesdames.

Mde. DELATASSE.

Cela ne se peut , la bonne..... Mais où sont donc ses remises , ses équipages ?

LA MARQUISE DE ***.

Nous sommes entrés chez un Fermier qui fait valoir ses terres par lui-même.... La méprise est excellente..... Voyez cette meule pyramidale....

8 LE CAMPAGNARD;

Mde. DELATASSE.

Le pauvre de Bourval est-il mort ou ruiné....
pour ruiné cela ne se peut..... il est trop
riche.....

LA MARQUISE DE ***.

Et s'il était mort cela ne feroit pas de sa
faute; mais auparavant, il nous en auroit fait
dire quelque chose.

Mde. DELATASSE, (*à Mathurine.*)

Vous êtes sûre, la bonne, que c'est ici chez
M. de Bourval?

MATHURINE.

Très-certainement Madame, je suis la fem-
me du jardinier; je vous reconnois bien, moi...
vous êtes venue l'an passé avec M. le Comte.

Mde. DELATASSE.

Ah! oui, oui, je vous remets..... Mais il
a tout bouleversé à ne plus s'y reconnoître...
Qu'est-ce à dire?

MATHURINE.

Depuis six à sept mois, il a mis ici les ou-
vriers.

LA MARQUISE DE ***.

Ah ! mon dieu , qu'est ce que voilà ? Des femoirs ! des instrumens d'agriculture ! & la nouvelle charrue ! si je ne me trompe tout cela me confond regardez le n'en reviens point.

Mde. DELATASSE.

Il faut qu'il soit devenu fou.

LA MARQUISE DE ***.

Cela sent l'interdiction d'une lieue.

Mde. DELATASSE.

Et où est-il cet original avec ses brusques métamorphoses ?

MATHURINE.

Notre bon maître se promene là-bas dans le jardin , avec son bon ami , M. le Vicaire.

LA MARQUISE DE ***.

Son bon ami , M. le Vicaire ! . . . Ah !

Mde. DELATASSE.

Je ne répons plus de rien , après ce trait.

10 LE CAMPAGNARD,

LA MARQUISE DE ***.

Vous l'aviez bien deviné, il a vraiment perdu l'esprit. . . . quel dommage !

Mde. DELATASSE.

Eclaircissions cette aventure ; elle est unique, neuve, inconcevable ; mais il y a quelque chose là-dessous ; on ne change point ainsi en cent ans.

LA MARQUISE DE ***.

Il faudrait du moins avertir les gens ; on eût détourné bride. . . . Mais plus nous avançons, plus le ridicule se manifeste, (*elle jete un cri.*) Un carreau de choux-verds ! . . .

Mde. DELATASSE.

Cela m'anéantit.

LA MARQUISE DE ***.

Il faudra que la raillerie la plus vive, nous tienne lieu des plaisirs que vous m'annoncez.

Mde. DELATASSE.

Remettez-vous-en à moi. . . . nous ferons vengées.

LA MARQUISE DE ***.

Tout ici est extraordinaire. (*En montrant Mathurine.*) Mais voyez donc la grosse fanté de cette femme !

Mde. DELATASSE.

Comment faites-vous la bonne , pour avoir des bras si ronds , des couleurs si vermeilles ?

MATHURINE.

Nous ne nous écoutons pas ; nous travaillons ; & pardi , Mesdames , si vous en faisiez autant , vous vous porteriez bien : mais , aussi vous seriez alors plus heureuses que nous ; ce qui ne ferait pas juste.

LA MARQUISE DE ***.

Comment ! mais on Philosophe ici . . . entendez-vous . . . cela devient très-plaisant . . .

Mde. DELATASSE.

Il n'y a rien de si curieux que cette réponse là . . . vous savez sans doute l'axiome d'Hypocrate ? . . .

LA MARQUISE DE ***.

Non . . . Hypocrate dites-vous ; mais n'est-ce pas un Médecin qui est mort ?

Mde. DELATASSE.

Oui : Hypocrate soutenait que les personnes d'esprit, avaient toutes l'estomac d'une structure très délicate.....

LA MARQUISE DE ***.

Le mien est dans un délabrement.

Mde. DELATASSE.

Il n'est donc point étonnant, que cette femme là possède la grosse fanté, & que nous soyons nous toujours malades.

LA MARQUISE DE ***.

Ah ! que j'en veux à mon Docteur, qui me conte les plus jolies histoires, de ne m'avoir pas encore dit ce trait-là..... Mais cet axiome en effet est lumineux.

MATHURINE, (à part.)

Mon Dieu! je vous remercie de n'être point née du calibre des gens d'esprit.

Mde. DELATASSE, (en montrant Jeannot.

Et quel est ce jeune homme ? C'est votre fils sans doute ?

MATHURINE.

Non , Madame , mais nous l'aimons tous comme ... C'est notre garçon voyez-vous , qui a vingt ans , à votre service . . . salue, Jeannot....

JEANNOT, (*saluant.*)

Oh ! Maîtresse , nous ne les aurons , s'il vous plaît , qu'à Noël prochain Nous ne nous souvenons pas trop bien de notre naissance , mais notre pere nous l'a dit quelque fois.

LA MARQUISE DE *** , (*à voix basse.*)

Il croit à son pere ! (*Haut.*) Comment ! il est bien tourné ; pas trop lourd.

Mde. DELATASSE.

Il a l'air mâle C'est dommage qu'il ne soit pas à la ville , Arsinoé le formeroit.

LA MARQUISE DE *** , (*Grimaçant.*)

Ou le déformerait , n'est-ce pas ?

Mde. DELATASSE , (*allant à Jeannot.*)

Ne fois pas honteux , mon ami , ne fois pas honteux ; tu es un beau garçon Il faut regarder les Dames en face lorsqu'on a vingt ans.

LA MARQUISE DE ***.

Si je retournais à Paris, je l'emmenerais avec moi, (*le toisant de l'œil.*) Il a cinq pieds six, sans talon.

Mde. DELATASSE.

C'est ce qu'il faut aujourd'hui.

LA MARQUISE DE ***.

Sans doute, car plus bas, en vérité, ce ne ferait bon qu'à parer tout au plus l'antichambre d'un homme de robe.

Mde. DELATASSE.

Sais-tu qu'on fait fortune à Paris avec une taille comme la tienne.

LA MARQUISE DE ***.

La jambe bien prise, assez bien faite.
Tourne-toi un peu, (*on fait tourner Jeannot.*)

Mde. DELATASSE.

Il ne lui manque que le manège & cela s'apprend. Vous riez.

LA MARQUISE DE ***.

Je ris en songeant que tous nos Ducs, nos

petits Comtes, nos Marquis, nos Abbés poudrés, ambrés, musqués, parfumés, ne valent pas cette Automate.

JEANNOT, (*faisant la révérence, au signe de la grosse Jardinière.*)

Vous êtes bien bonne, Madame, de nous louer comme ça... nous ne méritons pas...,

Mde. DELATASSE, (*en riant.*)

Il s'imagine qu'on lui a fait un compliment..... ah! ah!

LA MARQUISE DE ***.

Je voudrais pouvoir en adresser un semblable à plusieurs de nos élégans, qui font tant d'esprit; mais vous avouerez qu'il n'y a plus à Paris que de la crème fouettée; des Adonis languissans; des graces, point d'énergie; & les hommes tous caducs qu'ils font, font encore les importans.... Sous des traits fleuris ce sont les menteurs les plus traîtres!... On dirait qu'il leur suffit d'avoir un équipage, des titres & du persiflage...., où vont se refugier les vrais talens!....

Mde. DELATASSE.

Il faut l'emmener, (à Jeannot.) Voudrois-tu servir à Paris.

JEANNOT.

Pour ça non, Madame, car nous sommes trop attaché à notre maîtresse, pour la quitter de cette manière.

Mde. DELATASSE.

Tu viendras la revoir tous les ans & avec nous. . . . en attendant tu feras bien habillé, bien nourri ; tu auras en tout-temps des bas de soye, un chapeau bordé, habit d'hiver, habit d'été, au lieu de ton farreau de toile ; tu brilleras sur le pavé comme un Monsieur ; & tu n'auras presque rien à faire le matin.

LA MARQUISE DE ***.

Oui, tu ne travailleras plus à la terre, toujours le dos courbé, le front hâlé ; tu te tiendras droit, la tête levée & tes mains deviendront blanches & polies.

MATHURINE.

Oh ! Madame, Jeannot n'est pas neuf ; il fait ce que c'est Paris, il y a été trois jours.

JEANNOT.

JEANNOT.

Oui, Mesdames, nous y avons vu tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde ; les Porcherons & le Dôme des Invalides ; après cela il n'y a plus rien à voir , aussi sommes-nous contents d'avoir fait le voyage.

MATHURINE, (à Jeannot.)

Décide-toi Jeannot, car, malgré notre amitié, nous ne voulons pas nous opposer à ta bonne fortune.... Il y a plus d'un Financier tout doré aujourd'hui comme un calice, qui est venu à Paris en sabots, & qui a commencé, vois-tu, par être laquais.... Nous en avons connu un qui se nommait..... attends ; attends.... & qui a changé de nom depuis..... c'est..... c'est....

LA MARQUISE DE ***.

Eh ! bien, Monsieur Jeannot, vous voilà libre de venir tenter fortune dans le pays où on la fait à coup sûr.

JEANNOT.

Nous vous l'avons dit, Madame, nous sommes attaché de préférence à notre maîtresse,

B

& nous ne sommes pas faits, Dieu merci, pour la trahison de l'ingratitude. . . . d'ailleurs s'il faut vous le dire, un farreau de toile nous habille tout aussi bien qu'un habit rouge ou verd ; Dieu ne nous a pas donné des bras pour jouer incessamment aux cartes dans une antichambre, ou bien des membres pour nous tenir debout derrière un carrosse, & fautiller là sur la pointe du pied devant tous les passans qui se mettent à rire.... Nous ne voulons pas du nom de domestique ; nous pensons que celui de laboureur ou de vigneron vaut beaucoup mieux.

LA MARQUISE DE ***.

Oh ! Mais ceci est impayable ; la Philosophie du maître est descendue jusques dans la tête de M. Jeannot. Oh ! la bonne histoire à raconter, on ne voudra pas la croire ; je brûle d'être à Paris. . . .

Mde. DELATASSE.

De Bourval aura voulu nous donner la comédie en personne.

LA MARQUISE DE ***.

Mais, je ne le croyois pas disposé à vou-

loir faire rire ainsi à ses dépens. . . . quel travers subit ?

Mde. D E L A T A S S E.

Cela renverse toutes mes idées ; il faut néanmoins voir jusqu'au bout. (*A Jeannot.*)
 Monsieur Jeannot, faites-nous le plaisir d'avertir Monsieur de Bourval, que nous sommes ici...

(*Jeannot & Mathurine s'en vont.*)

S C E N E I V.

LA MARQUISE DE *** , MADAME
 DELATASSE.

Mde. D E L A T A S S E.

Pardon , si je vous ai conduite en ce lieu dans le dessein de vous bien amuser. . . . Je ne prévoyois pas. . . . Je ne reviens point de mon étonnement. . . . attendons après tout. . . peut-être il se pourroit. . . .

LA MARQUISE DE ***.

Quoi ! ce seroit là l'homme que j'ai connu
 B

à Paris ; mais il étoit doué du goût le plus élégant ; habile dans l'art de créer les fêtes les plus brillantes ; il craignoit l'ennui plus que la mort , & il avoit bien raison , car j'aurois mieux être enterrée à St. Sulpice , que de végéter au fond d'une Province.

Mde. DELATASSE.

Il traînoit toujours à sa suite une troupe complète de Comédiens , de Musiciens , de Danseurs & les cuisiniers les plus fins de Paris ; c'est un fait.

LA MARQUISE DE ***.

Et ce même homme renonceroit aux bals , aux festins , aux jolies femmes pour se faire une espèce d'agriculteur. . . . Mais cela est impossible.

Mde. DELATASSE.

Les Economistes , vous le verrez , l'auront enrôlé dans leur triste secte.

LA MARQUISE DE ***.

Qu'est-ce que ces gens là , s'il vous plaît ?

Mde. DELATASSE.

Ce font des gens qui rêvent incessamment au bien public , & qui font sur le papier le Roman d'une législation parfaite , ou du moins sage.

LA MARQUISE DE ***.

Oh ! la bonne chimère. . . . Ils croient à la possibilité du bien public.

Mde. DELATASSE.

Oui, ils font des livres pour assujétir la croyance générale; vous verrez qu'il poursuit ici *le produit net*, & qu'il ne voit plus que du bled à faire sortir de la terre.

LA MARQUISE DE ***.

Le produit net, qu'est-ce cela?

Mde. DELATASSE.

Oh, c'est un mot sacré, mystérieux. . . .
Je vous révélerai le système.

LA MARQUISE DE ***.

Vous y comprenez donc quelque chose?

Mde. DELATASSE.

Oui, quoiqu'ils soient le plus souvent obf-

curs & prolixes ; je les ai entendus quelque fois.

LA MARQUISE DE ***.

Mais conçoit-on une folie semblable ; quitter le ton du monde , le ton par excellence pour l'agromanie !

Mde. DELATASSE.

On s'est avisé depuis quinze ans de parler à tout propos de la culture des terres , qui ci-devant sembloit aller toute seule , & sans le secours de l'Imprimerie.

LA MARQUISE DE ***.

Mais pourquoi ne ridiculise-t-on pas tous ces cerveaux malades , attaqués de la fièvre économique ?

Mde. DELATASSE.

On a fait ce qu'on a pu , mais (je ne fais comment) ces idées nouvelles dominant ; on ne fait plus que les agiter dans tous les cercles ; il est vrai que si l'on parle affirmativement d'un côté , le gouvernement de l'autre agit à sa volonté , comme de raison , & précisément à rebours.

LA MARQUISE DE ***.

C'est une compensation. . . . chacun après cela doit être très-content. . . . Mais à propos, ce paysan qui tient aussi à la campagne, qui ne veut pas nous suivre. . . , le sot ?

Mde. DELATASSE.

Ce nigaud n'a pas seulement l'instinct de mon épagneuil. . . . N'êtes-vous pas de mon avis, ma chère ?

LA MARQUISE DE ***.

L'homme qui sème, laboure, moissonne, n'est au fond qu'une véritable machine.

Mde. DELATASSE.

Une ame après tout, lui seroit fort inutile ; à quel usage l'emploieroit-il ? Descartes auroit dû étendre son système, jusqu'aux gens de la campagne.

LA MARQUISE DE ***.

Il n'y a pas songé, probablement. Mais je ne les plaindrai plus désormais ; car observés de près, ils sont insensibles à tout.

B 4

Mde. DELATASSE.

Quoi ! vous donneriez-vous la peine de former sérieusement un système sur semblable espèce ? mais ces manœuvres , nos gens , nos chevaux , à quelques nuances près , sont absolument de la même étoffe. On est d'accord là-dessus depuis long-temps.

LA MARQUISE DE ***.

Ah ! de Bourval ! de Bourval ! nous vous gardons à Paris un ridicule bien complet. . . . Laissez-nous faire.

Mde. DELATASSE.

Tournez les yeux ; voici une petite paysanne curieuse , qui rode & tourne au tour de nous , elle nous lorgne de loin. . . . Voyons si elle seroit endoctrinée aussi de la façon de notre Philosophe. . . . Il faut tout observer pour composer nos curieux mémoires. . . .

LA MARQUISE DE *** , (*appellant Toinette.*)

Sans doute. . . je vais l'appeller. . . Approchez , ma belle enfant. . .



S C E N E V.

MADAME DELATASSE , LA
MARQUISE DE *** , TOINETTE.

Mde. DELATASSE , (*allant prendre Toinette
par la main.*)

Venez , venez. elle a à peine feize
ans , elle a de la fraîcheur & des yeux. . . .
Si c'étoit décrafté.

LA MARQUISE DE ***.

Qu'est-ce que la nature fans art !

Mde. DELATASSE.

Bien peu de chose. . . . (*à Toinette lui passant
la main sous le menton.*) Pourquoi nous regar-
diez-vous tout-à-l'heure comme vous faisiez ?

TOINETTE.

C'est que nous ne vous voyons pas tous
les jours , Madame.

LA MARQUISE DE ***.

Ne disiez - vous pas en vous - même que

vous voudriez bien avoir mes boucles d'oreille
& ma belle robe ?

TOINETTE.

Oh, non, je ne pensois pas à cela... Elle
est trop belle pour moi, votre robe....

LA MARQUISE DE ***.

Pourquoi donc ? je la mets bien, moi.

TOINETTE.

Cela ne m'irait pas ; je ne suis pas une belle
Dame comme vous ; je ne suis qu'une payfan-
ne, mais nous avons dans l'armoire un beau
corcet que nous mettons le Dimanche, lorsque
nous dançons.

LA MARQUISE DE ***.

Ah, ah, vous dansez le Dimanche ! & M.
le Curé le permet ?...

TOINETTE,

Il ne le défend pas, s'il ne vouloit pas aussi ;
nous irions danser au village prochain & itou à
confesse.

LA MARQUISE DE ***.

Et avec qui dansez-vous, petite ?

TOINETTE.

Avec tous les garçons qui me prient.

LA MARQUISE DE ***.

Et vous prie-t-on souvent ?

TOINETTE.

Autant de fois qu'il se trouve de la place.

LA MARQUISE DE ***.

Aimez-vous bien à danser ?

TOINETTE.

Oh ! c'est un grand plaisir , parce que cela arrive tous les Dimanches , & une fois la semaine tant seulement. . . .

LA MARQUISE DE ***.

Mais , je crois que c'est là un petit péché.

TOINETTE.

Point , point ; car nous n'en avons jamais senti de remords. . . . Ainsi , il n'y a point de mal à ça.

LA MARQUISE DE ***.

Mais , n'y a-t-il pas quelqu'un avec qui vous aimez mieux danser qu'avec un autre ? . . .

TOINETTE.

Non, non.

Mde. DELATASSE.

Ah! vous rougissez; vous êtes une petite menteuse, je vais vous dire qui.

TOINETTE.

Qui?

Mde. DELATASSE.

C'est Jeannot, ce jeune blondin qui a vingt ans.

TOINETTE.

Oh vous savez, que vous ne savez rien.

Mde. DELATASSE.

Nous le devinons. (*Tirant une boîte.*) Tenez, petite, voilà des pastilles ambrées; mangez-en, cela fait bien danser.

TOINETTE.

Oh! je n'ai pas besoin de cela pour sauter....
Je vous remercie.

Mde. DELATASSE.

Prenez, prenez; vous en donnerez à votre
amant, entendez-vous?

TOINETTE, (*prenant des pastilles.*)

Mon amant ; je n'entends point ce mot là.

Mde. DELATASSE.

Votre amoureux.

TOINETTE.

Oh ! je n'en ai point.

Mde. DELATASSE.

Point , regardez-moi bien en face ; dites-moi , ne mentez point sur-tout , Monsieur de Bourval vous aime bien , n'est-il pas vrai ?

TOINETTE.

Oui , quand il nous rencontre , il nous dit toujours quelque chose pour nous faire rire & nous amuser. il est si jovial.

Mde. DELATASSE.

Et ne vous passe-t-il pas alors la main sous le menton doucement , & en vous donnant de petits soufflets sur les joues ?

TOINETTE.

Oui , il nous caresse ; & nous lui en faisons bien la révérence , car c'est lui qui doit nous marier avant l'hiver.

Mde. DELATASSE.

Avec Jeannot ! . . . C'est un bien bon garçon . . . (*à la Marquise.*) Elle ne répond pas . . . Cela s'explique Ce silence dit quelque chose Ah ! Monsieur de Bourval , vous vous avisez de marier les jeunes paysannes. Fort bien. (*à Toinette*) Il y a-t-il long-temps qu'on a donné ici le bal , la comédie ? . . .

TOINETTE.

Il y a bien huit mois ; . . . mais il n'y aura plus de comédie . . .

Mde. DELATASSE.

Comment ?

TOINETTE.

La salle est tout à bas , avec les décorations , & notre maître dit comme ça , qu'il ne veut plus d'autre comédie que de voir danser les paysannes sous l'allée des ormes.

Mde. DELATASSE.

Il n'a donc pas reçu compagnie cet Été ?

TOINETTE.

Pardonnez-moi, il a reçu du monde.

LA MARQUISE DE ***.

Qui ? Comment nomme-t-on ce monde là?....

TOINETTE.

C'est du monde que notre maître appelle de
bonnes gens, des gens tout ronds, tout unis
& qui danfent avec nous fans façon.

LA MARQUISE DE ***.

Ah, ah.

Mde. DELATASSE.

Et pourquoi tous ces ouvriers que je vois
là-bas ?

TOINETTE.

C'est pour combler les bassins, abbatre
les ferres & faire un grand potager à la
place.

Mde. DELATASSE.

Et les orangers, qu'en a-t-on fait ?

TOINETTE.

On les a vendus avec les tuyaux de poële.

LA MARQUISE DE ***.

Quelle barbarie !... Et quel jour enfin de-

vez-vous vous marier avec Monsieur Jeannot?

TOINETTE.

Nous ne savons , mais c'est quand nos bans d'abord auront été publiés au prône ; on ne se marie point sans cela.

LA MARQUISE DE ***.

Et en attendant, Monsieur Jeannot ne vous a-t-il pas quelquefois embrassée?

TOINETTE.

Oui , devant tout le monde à la fin du menuet , quand le violon le dit.

LA MARQUISE DE ***.

Mais après la danse , là , le soir quand il ne fait plus jour en vous promenant au clair de la lune , dans tous ces petits bois , ne vous a-t-il pas quelquefois... sur le gazon. . . .
(*Toinette part comme un trait.*) (*La rappelant en riant.*) Écoutez-donc petite , écoutez-donc.

Mde. DELATASSE.

Elle s'en va toute honteuse ; elle a fort bien entendu , la petite précieuse ! & que l'on dise encore que l'innocence habite les champs. . . .

LA MAR-

LA MARQUISE DE ***.

L'innocence des champs , rêve de Poète!

Mde. DELATASSE.

Mais , il ne falloit pas l'effaroucher à ce point , nous en aurions appris davantage ; il est bien constant du moins que de Bourval est devenu le Roi des infensés.

LA MARQUISE DE ***.

Mais voici la grosse jardiniere..... Je n'aime que les figures maigres... toute enveloppe matérielle étouffe l'esprit.

S C E N E V I.

MADAME DELATASSE , LA
MARQUISE DE *** , MATHURINE.

MATHURINE.

MEsdames , Monsieur de Bourval ne peut quitter pour le moment , il est au pressoir.

Mde. DELATASSE.

Au pressoir !... lui!

C

MATHURINE.

Oui, Madame en personne; il voit couler la vendange, il est content; cette année ici rend bien, Dieu merci. . . . le soleil a fait son devoir, le vin sera bon, il est fumeux.

LA MARQUISE DE ***.

Nouvelle fort importante. . . . je ne bois jamais que de l'eau. . . .

MATHURINE, (*regardant la Marquise avec étonnement.*)

Notre bon maître dit qu'il aura l'honneur de vous rejoindre au plutôt. . . . Si vous voulez en attendant entrer au Sallon, ou descendre au jardin faire un tour, je tiens ici les clefs.

LA MARQUISE DE ***.

Madame a donc l'Intendance en chef?

MATHURINE, (*agitant un trousseau de clefs.*)

Je vais vous ouvrir le jardin. . . . si vous le desirez. . . .

LA MARQUISE DE ***.

Le jardin! c'est-à-dire, à ce que je puis dé-

couvrir de loin , aller visiter une espèce de basse-cour où sont répandues des poules.

MATHURINE.

Oh ! nos poules , elles pondent à merveille..... c'est une bénédiction.

LA MARQUISE DE ***.

Ah ! j'aperçois déjà d'ici de fort belles choses , où sont les charmilles , les pots de fleurs , les boulingrins. Ciel !

Mde. DELATASSE.

Plus de vases de porcelaine ; cela a l'air vraiment d'une terre en décret.

LA MARQUISE DE *** , (*reculant.*)

Pas un Kiosque ! ah ! l'horreur ! point de plattes-bandes ! je me sauve,

Mde. DELATASSE.

Quelle dévastation ! Quel délire ! Voyons à quel point l'extravagance économique aura tout ravagé , entrons du moins par curiosité. Oh ! tout ceci est inconcevable.

SCENE VII.

MATHURINE, (*seule.*)

Voilà des femmes bien dédaigneuses ! que de mines, que de plaintes, que de contorsions ! & qu'est-ce que ça leur fait de quelle manière notre bon maître arrange son jardin ; il est à lui ; nous aimons bien mieux voir croître des choux & des navets que des œillets & des tulipes ; on mange les choux , & ils ne coutent pas tant à venir que toutes ces fleurs qui ne durent guères ; mon Dieu ! quel air de pitié elles ont jeté sur les travaux de notre bon Seigneur , qui boit du vin , qui a raison , & qui de plus toujours gai , fait gagner la vie à tant de pauvre monde des environs ; on diroit que ces femmes-là avec toutes leurs simagrées font forties de la côte de St. Louis. Eh ! mon Dieu les Princesses , (car nous en avons vues qui passioient par ici) font bien plus bonnes & bien plus unies dans leurs manieres. (*elle sort.*)
(*Toinette entre sur la Scène.*)

*S C E N E V I I I .*TOINETTE, (*seule.*)

ELles ont parlé ici à Jeannot, je l'ai vu de loin. . . . Je voudrais bien favoir ce qu'elles lui ont dit. . . . Ces femmes de Paris ont une mauvaise langue, dit-on, & capables de tourner la tête aux gens qui ne pensent point à mal. (*elle l'aperçoit.*) Jeannot, Jeannot.

S C E N E I X .

TOINETTE, JEANNOT.

JEANNOT.

EH, bien me voilà. . . . Je m'en allais tout pensif en songeant à toi.

TOINETTE.

Où allais-tu ?

JEANNOT.

Commander à la poste des chevaux pour ces Dames.

TOINETTE.

Elles s'en vont déjà ?

JEANNOT.

Oui , veux-tu qu'elles demeurent ici une éternité avec leurs beaux laquais ? ...

TOINETTE.

Oh , non ; mais elles ne font que d'arriver.

JEANNOT.

Elles s'ennuyent déjà..... dès l'instant qu'elles se font vues au bout du jardin , elles se font écriées en se retournant , *c'est une ferme , c'est une ferme ;* quoi , *des meules de froment ! des gerbes , du fumier !* elles mettoient le mouchoir devant leurs nez ; l'une disoit *c'est une horreur ;* l'autre crioit , *j'ai la tête fendue d'entendre battre le bled ;* l'autre répétoit *il y a de quoi périr , & puis m'appellant à un certain détour , elles m'ont dit d'aller chercher des chevaux , leurs grands diables de laquais étant déjà à courir dans le village & à roder je ne fais où.*

TOINETTE.

Mais que t'ont-elles dit tantôt devant ma mere ?

JEANNOT.

Ce sont des folles , vois-tu , qui m'ont fait tourner par-devant , par-derrière , comme si nous eussions fait l'exercice ; cela nous a gêné beaucoup , mais dès que nous nous sommes vus libres un instant , nous avons pris de la poudre d'escampette.

TOINETTE.

Jeannot , les trouves-tu belles avec leur fard ?

JEANNOT.

Non , là-dessous elles ont le teint si pâle , si blême. . . . & si tu les voyois en cornette de nuit , comme j'en vis une à Paris , pendant mon séjour ; en vérité tu ne les reconnoîtrois pas au faut du lit.

TOINETTE.

Pardi , je n'en reviens point ; elles sont toujours en souffrance ; elles disoient en marchant le long de la haye : *j'ai la migraine , j'ai des va-*

peurs , je ne digère point , le soleil est affreux ; dis-moi la cause de toutes ces lamentations , toi qui as voyagé , qui as été à Paris , qui fais tout cela.

JEANNOT.

Tiens , Toinette ; c'est que quand on a un carrosse , on ne fait rien alors de ses bras , de ses jambes , de son esprit , & que l'on s'ennuye de tout , ayant tout à souhait.

TOINETTE.

C'est drôle ça de s'ennuyer d'avoir du bien.

JEANNOT.

Le bon Dieu les punit sans doute de l'employer ordinairement si mal.

TOINETTE.

Ne pas se trouver heureuses avec de si beaux ajustemens , & sur-tout quand on a aux oreilles deux belles pendeloques de diamans !

JEANNOT.

Va , va Toinette , le bonheur consiste à être content de ce qu'on a , & à remercier le bon Dieu de ce qu'il nous envoie. . . . Tu es jeune ,

jolie , & ça vaut mieux que les richesses. Mais à propos, elles t'ont bien regardée, que t'ont-elles dit ?

TOINETTE.

Ces Dames de Paris devinent tout ce que vous avez dans l'ame.

JEANNOT.

Comment donc cela ?

TOINETTE.

Elles m'ont dit que j'étois amoureuse de toi.

JEANNOT.

Oh , oh ! mais ne vas pas leur faire dire un menfonge , au moins.

TOINETTE.

Oh , c'est trop vilain que de mentir.

JEANNOT.

A propos , fais-tu qu'elles vouloient m'amener à la ville , malgré moi.

TOINETTE.

Elles vouloient t'emmenner.

JEANNOT.

Elles disoient que j'y ferois la fortune de ces gens qu'on appelle des Financiers, & qui sont tout d'or.....

TOINETTE, (*mettant la main sur son cœur.*)

Ah! je suis toute faisie..... Oh! combien je les déteste à présent, qu'elles s'en aillent au plus vite & que nous les revoyons plus... T'emmener à la ville! toi! mon cher Jeannot..... ah! ah! ah!

JEANNOT.

Ne pleure point..... dans le moment où elles me faisoient cette proposition & que je réfléchissois qu'il falloit pour cela me séparer de toi, elles m'ont paru tout-à-coup ressemblantes à la Fée Méluzine dont nous avons lû l'histoire épouvantable. L'hiver passé à la veillée, & tandis que leurs méchantes langues s'évertuoient pour nous faire tomber dans le panneau, nous nous attendions à les voir par en-bas se métamorphoser soudain en queue de dragon.....

TOINETTE.

Mais, voyez donc ces gens de Paris qui viennent comme ça vous enlever tous les garçons du village, tantôt pour le Roi & la guerre, tantôt pour le service de ces grandes Dames parées. . . . Dis-moi, est-ce que le monde entier est fait pour ce maudit Paris ?

JEANNOT.

Vas, vas, si nous y allâmes, c'étoit pour nous y former un peu aux belles manieres, car on ne vaut rien quand on n'a point vu du pays ; mais je ne retournerai plus de ma vie dans ce lieu de perdition. nous te le jurons bien.

TOINETTE.

Tu feras bien ; ma mere dit comme ça que c'est un enfer, qu'on n'y voit que des carosses qui vous écrasent dans les boues, puisqu'il y a bien de méchantes gens qui n'ayant rien du tout à faire, font du mal du matin au soir, & que sans les prieres de quelques bonnes & Saintes ames, un beau jour tout cela s'abimeroit par la punition du Ciel,

JEANNOT.

Oh ! dût le pain augmenter encore (comme le mauvais génie des hommes nous en menace, car Dieu fait croître assez de bled sur terre pour nourrir tout le monde.) ou ce qui doit nous faire plus trembler encore, Toinette, dussions-nous perdre notre bon maître que nous chérissions tant, je ne quitterai point le lieu où je t'ai vue pour la première fois, où je t'ai aimée, où je t'aimerai jusqu'à la fin de notre vie ; tiens, quand je vois passer M. le Curé, je dis à part, moi, *c'est celui-là qui doit nous marier*, & je l'embrasserois volontiers d'avance ; tu m'a promis la foi du mariage, souviens-t'en Toinette ; c'étoit le jour de ta fête ; après un tel engagement tu ne peux plus être une perfide... Cela n'est pas possible.

TOINETTE.

Oh, nous ne retirons pas notre parole, quand nous l'avons une fois donnée ; c'est bon pour les Dames de Paris, qui trompent, dit-on, jusqu'à leurs maris, & qui leur font chaque jour des infidélités de toutes couleurs...

Depêche-toi de commander les chevaux qui doivent les emmener bien loin.

JEANNOT.

Eh , bien , embrasse-moi & puis adieu.

TOINETTE.

Oh , bien finis , & embrasse vite qu'on ne nous voie pas. (*Il l'embrasse.*) Ecoute , écoute , voici des dragées qu'elles m'ont données ; cela a un autre nom ; mais n'importe , elles disent qu'on danse mieux après en avoir mangé.

JEANNOT.

Elles se gaussent de toi ; j'ai bien besoin de cela pour danser. pourvu que tu nous regardes un tantinet, nous devenons aussi léger qu'un oiseau. Vingt contre-danses de fuite ne nous épouvantent point. (*Il saute.*)

TOINETTE.

Et moi , pourvu que tu nous souleves un peu , est-ce que nous ne sautons pas en l'air , en un clin-d'œil. J'aime ça comme la vie.

JEANNOT.

Et moi à te voir en l'air ! je ne veux rien de tout ce qui vient d'elles.

TOINETTE.

Tu as raison, ni moi non plus. (*Elle jette les pastilles.*) Ma mere m'a dit de faire des bouquets pour elles, je ne fais comment m'y prendre ; elles vont se moquer de moi ; car elles ne regardent pas les gens comme on les regarde ordinairement. . . . Elles ont un œil moqueur.

JEANNOT.

Eh bien , moque-toi d'elles à ton tour. . . . Quoi, quoi, elles oferont mettre en conscience les fleurs de ce parterre à côté de leurs visages. . . . (*Il rit.*) (*Ah ! ah ! ah ! ah.*) Mais où font-elles à-présent ?

TOINETTE.

Avec notre bon maître. Ah ! mon Dieu , si tu avois entendu comme elles crient à tue-tête ; je crois qu'elles le grondoient tout de bon , qu'elles vouloient le battre. Quelle voix de piegrieches ! Viens , viens,

je te conterai tout cela , jusqu'au bout de la ruelle , (*ils s'en vont.*) Et puis tu t'en iras tout de fuite , afin de ne point faire jazer mal - à - propos la médifance du méchant monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DE BOURVAL , LA MARQUISE
DE *** , MADAME DELATASSE.

(On les entend crier de derrière la Scène.)

DE BOURVAL.

DOUCEMENT donc , mes bonnes Fran-
ches amies doucement.... de la paix,
de la tolérance !..... C'est la maxime du
monde.... C'est la nôtre.

Mde. DELATASSE.

Non , nous n'y tenons plus ; nous suffo-
quons de surprise & de colère.

DE BOURVAL.

Remettez-vous de grace. . . .

Mde. DELATASSE.

Non : pourquoi as-tu bouleversé ta maison
qui étoit charmante ?

DE BOURVAL

DE BOURVAL.

Et où je n'étois pas logé avec trente appartemens.

Mde. DELATASSE.

Pourquoi as-tu du bled dans tes cours?

DE BOURVAL.

Pour mes pauvres qui me bénissent.

Mde. DELATASSE.

Des pigeons sur les toits?

DE BOURVAL.

Pour ma table qui en est plus faine.

Mde. DELATASSE.

Que font là tes arbres nains fruitiers?

DE BOURVAL.

Ils croîtront & me donneront le plaisir de cueillir leurs fruits.

Mde. DELATASSE.

Détruire un boulingrin pour avoir de la salade!...

D

DE BOURVAL.

Oui, & de bons légumes restaurans qui me font du bien.

LA MARQUISE DE ***.

Etaler par-tout la dégoûtante rusticité.

DE BOURVAL.

Ce sont des images champêtres qui ne me déplaisent point.

LA MARQUISE DE ***.

Rencontrer des vaches dans un lieu où l'on faisoit venir des petits pois pendant l'hiver ! ...

DE BOURVAL.

Des vaches donnent du lait toute l'année, c'est beaucoup plus utile & beaucoup plus agréable que des petits pois.

Mde. DELATASSE.

Abattre ton falon doré, tes baignoires de marbre, anéantir ta belle distribution & jusqu'à tes grands murs de terrasse & ceux de tes vastes fossés.

DE BOURVAL.

Oui, pour être enfin à la campagne, & non

dans un tas de pierres , & pour me procurer un grand jardin commode , agréable & riant dont je jouirai dans mes promenades non circonscrites.

Mde. DELATASSE.

Dis-nous si tout ceci est pour faire parler de toi , pour te singulariser.

DE BOURVAL.

Tout ce que vous avez vu, Mesdames, prouve que mon changement de vie est très-férierux.

LA MARQUISE DE ***.

Nous étions venus ici pour nous y réjouir..... sans reproche , nous nous sommes détournées de vingt lieues.

DE BOURVAL.

Nous nous réjouirons beaucoup si vous m'en croyez & vous n'aurez point perdu vos pas.

Mde. DELATASSE.

Nous comptions trouver ici nombreuse compagnie..... Madame la Marquise s'en flattoit.

DE BOURVAL.

Mon cercle n'est pas nombreux, mais d'honneur il est bien composé.

LA MARQUISE DE ***.

Oui, témoin votre Vicaire.

DE BOURVAL.

Vous l'avez mis en fuite par vos propos déplacés.

LA MARQUISE DE ***.

Que ne ripostoit-il ?

DE BOURVAL.

Il est trop sage pour engager un combat sur des matières aussi délicates.

Mde. DELATASSE.

C'est un fot.

DE BOURVAL.

Non, vous attaquez brusquement son état, que vouliez-vous qu'il répondît ?... C'étoit-là une injure bien gratuite.

Mde. DELATASSE.

S'il pense comme nous, c'est un hypo-

crite ; s'il pense autrement c'est un imbécile.

DE BOURVAL.

Ni l'un, ni l'autre, Mesdames, il faut qu'il concilie les devoirs que son habit lui impose avec l'usage du monde : ce n'est point un ergoteur.

LA MARQUISE DE ***.

Le bel éloge !

DE BOURVAL.

Vous le reverrez , & vous lui trouverez beaucoup de bon sens.

Mde. DELATASSE.

Ah ! vous m'excédez avec votre Vicaire , renvoyez cet homme là.

DE BOURVAL.

Non pas, s'il vous plaît. . . . je l'aime , je l'estime.

Mde. DELATASSE.

Est-il admissible. . . . Tu nous gratifieras aussi du Magister.

DE BOURVAL.

Ma foi, c'est un drôle de corps, tout plein de facéties plaisantes & qui me font souvent bien rire.

Mde. DELATASSE.

Tu n'es pas devenu difficile, à ce qui me paroît?

DE BOURVAL.

Il ne faut pas trop l'être en fait de gaieté..... D'ailleurs il faudroit toujours donner quittance de l'esprit, en faveur d'un bon caractère.

LA MARQUISE DE ***.

Quoi ! pas un Danseur, pas un Musicien, pas un Abbé.... & que ferons-nous ici ?

DE BOURVAL.

Tout ce que vous voudrez.... Mais à mon exemple vous composerez vos plaisirs, & l'on ne vous les apportera pas tous formés..... Vous n'aurez ni Bals, ni Comédies comme par le passé, mais on peut très-bien se divertir sans transporter la ville à la campagne..... Goûtez les plaisirs du lieu.

LA MARQUISE DE ***.

Mais on ne voit ici que des hommes qui font peur.

DE BOURVAL.

C'est déjà là un contraste, Madame; & peu-
à-peu vous vous y ferez.

Mde. D E L A T A S S E.

Et Madame de Surville, où est-elle?
Elle s'est sauvée sans doute de tout ce cahos...
nous en eussions fait autant.

DE BOURVAL.

Point; elle est à six lieues d'ici, occupée à régler
des comptes avec plusieurs de mes Fermiers....

LA MARQUISE DE ***.

Régler des comptes?...

DE BOURVAL.

Oui, s'il vous plaît; comme vous pensez
bien, je n'ai plus d'Intendant.

LA MARQUISE DE ***.

Quoi, elle liroit Barême?

DE BOURVAL

C'est un livre qu'il faut consulter très-

souvent, car sans Barême, adieu les plus hautes fortunes. . . .

LA MARQUISE DE *.**

Elle partageroit à ce point tes nouvelles folies ?

DE BOURVAL.

Dites mes jouissances ; elle revient demain matin ; jamais je ne l'ai vue si gaie , si fraîche , si bien portante. . . . Vous la verrez.

LA MARQUISE DE *.**

Non , nous partons.

DE BOURVAL.

Comment vous partez , quelle incartade ! ...

Mde. DELATASSE.

Il n'y a pas moyen de vivre ici.

DE BOURVAL.

Pourquoi donc ?

Mde. DELATASSE.

Tu es devenu économiste.

DE BOURVAL.

Ah ! Mesdames, je vous prie de croire que

je suis moi , & rien de plus , & que si je déraisonne , c'est pour mon propre compte.

Mde. D E L A T A S S E.

Quoi ! tu n'es pas en tout de l'avis de la sublime secte des économistes.

D E B O U R V A L.

Madame ! les économistes sont d'excellens citoyens qui ont eu nombre de vues patriotiques , & qui ont établi des vérités partielles..... je me plais à les reconnoître.

Mde. D E L A T A S S E.

Et qui ne se sont jamais trompés.

D E B O U R V A L.

Ils sont hommes & je crois s'il faut parler là-dessus sans feinte , que leur principale erreur a été de penser que l'on pouvoit planter indifféremment l'arbre du bien dans toutes sortes de terrain. Ce qui n'est pas.

LA MARQUISE DE *** , (à part.)

Quel galimathias !

D E B O U R V A L.

Il faut selon moi un sol disposé & propre

à le recevoir. La première base réside dans le Gouvernement politique, que les économistes ont parut oublier, ou du moins qu'ils se sont accoutumés à regarder comme indifférent ; car à quoi sert la construction du plus bel édifice, si la base incertaine & mouvante va causer sa chute inattendue & soudaine. Ensuite, je n'ai jamais pu bien comprendre le raisonnement de ceux qui prétendent que la terre seule doit payer & non l'industrie ; cela me paroît absurde. Je l'avoue avec franchise..... Je le dis à eux-mêmes.

Mde. DELATASSE.

Le voilà enfoncé dans la politique.

DE BOURVAL.

Cette Thèse là en vaut bien une autre.... Voyez les Infurgens dont tout le monde parle aujourd'hui sans faire une seule application juste des faits aux raisonnemens, pourquoi le bien va-t-il germer chez eux avec rapidité ? C'est que la terre est libre ; sur le sol de la servitude au contraire, tout se corrompt.

Mde. DELATASSE.

N'écoutez pas , c'est plutôt fait. . . . Je vous le conseille.

LA MARQUISE DE ***.

Aussi fais-je. . . .

DE BOURVAL.

La première réforme & la plus urgente est donc la réforme des loix politiques ; si la constitution est profondément viciée, l'homme vertueux ne fait pas si le bien qu'il prétend faire, ne se métamorphosera point le lendemain en un très-grand mal ; les mots de *vertu* , d'*équité* , de *raison* , ne gouvernent pas les Empires, il faut absolument des poids physiques pour rétablir l'équilibre de la société ; si une partie de l'Etat écrase constamment l'autre, les nouvelles sources ouvertes de *fécondité* , de *richesses* , de *jouissances* ne feront à coup sûr que pour la partie qui opprime , & l'autre en deviendra plus lésée.

Mde. DELATASSE.

Tout ceci est d'une profondeur. . . . ne refais-tu pas en secret l'Esprit des loix dans tes momens de loisir ?

DE BOURVAL.

J'entends raillerie ; mais je raisonne pour moi vous dis-je, & j'ai droit comme un autre de faire mon rêve ; je ne veux ni ferme , ni régie : l'une & l'autre font la peste des Etats. Un impôt unique. . . . vous détournez la tête. . . . laissons l'économie politique & morale. . . . étudiez ma bizarrerie , ne fût-ce que par curiosité ; vous comptiez passer quinze jours avec moi, donnez m'en huit, vous ne voudrez plus ensuite mener une autre vie ; essayez-en.

Mde. DELATASSE.

A quarante-quatre ans faire divorce éclatant avec le monde ! pour étudier des billevesées.

DE BOURVAL.

Je n'ai pas rompu avec le monde , mais je choisis mieux ma société. . . . voilà toute la différence.

LA MARQUISE DE ***.

Fort bien , le monde que vous avez vu n'étoit formé que d'extravagans , mais vous vous êtes beaucoup formé dans la retraite à ce qu'il paroît. . . .

DE BOURVAL:

Il faut vivre enfin pour soi & prévenir le monde qui bientôt nous quitte.

LA MARQUISE DE ***.

Et les plaisirs de la Capitale ?

DE BOURVAL.

J'en suis rassasié.

Mde. DELATASSE.

Bon, te voilà blasé.... je ne m'étonne plus de rien.

DE BOURVAL.

Tout ce que vous voudrez, mais bien examinés que font-ils au fond ces plaisirs ?.... Qu'ai-je vu dans le monde ? des fêtes sans gaieté ; des intrigues sans mystère , de l'éclat sans jouissance ; les jours sont enveloppés dans une vicissitude de riens qui se succèdent sans se renouveler ; vos spectacles toujours uniformes ne m'amuse plus ; vos cercles & leurs vains propos m'ennuyent ; l'un fronde à toute outrance , l'autre approuve avec bassesse ; on questionne , mais on ne répond point ; on rai-

sonne quand il faudroit plaifanter & l'on plaifante quand il faudroit raisonner, & l'on sort après avoir entendu des phrafes fans idées, ou des idées fans liaifon.

LA MARQUISE DE ***.

Vous avez furement le droit, Monsieur, de regarder tout cela en pitié du haut de vos spéculations.

DE BOURVAL.

Non, mais bien le droit de m'y fouftraire, je crois.

Mde. DELATASSE.

Voyons, écoutons jufqu'au bout, fi le Ciel nous en donne la force.

DE BOURVAL.

On me faifoit jouer tous les foirs fans miféricorde; l'avarice donnoit aux plus jolis viſages la teinte des furies, on veilloit bien avant dans la nuit, dans la feule crainte de s'éveiller de trop bonne heure le lendemain; mais eſt-ce là vivre!

Mde. DELATASSE.

Mais que fais-tu donc dans ta Ferme?

DE BOURVAL.

Ce que j'y fais; je me leve matin.

LA MARQUISE DE ***.

Oh! l'ostrogot!

DE BOURVAL.

Je respire l'air frais qui dilate ma poitrine,
& réjouit mon cerveau.

LA MARQUISE DE ***.

C'est d'une singularité!

DE BOURVAL.

Je foule les plantes aromatiques qui portent
à mon odorat des bouffées d'encens; je visite
mes espaliers en fleurs; j'arrose les petites raves
de mon potager; oh! si vous saviez avec
quelle volupté sensuelle je cueille une salade,
prémices du plaisir délectable que j'aurai à la
manger!

Mde. DELATASSE.

N'es-tu pas par fois ton cuisinier aussi?

DE BOURVAL.

Cela m'arrive; il faut savoir un peu de tout.

LA MARQUISE DE ***.

Vous pouvez alors dîner délicieusement tout seul.

DE BOURVAL.

Avec l'appétit, tout devient excellent, cela n'empêche pas que ma table ne soit assez bien servie, mais sans faste, sans prodigalité, sans vins de liqueurs, je les ai bannis, ainsi que tous ces petits plats échauffans, colorés par un travail perfide..... de bons légumes frais, nourrissans, auxquels rien ne dérobe leur faveur innée.

LA MARQUISE DE ***.

Innée!... tout cela est bien d'un Bourgeois Campagnard.

DE BOURVAL.

Que fait un nom au bonheur?

Mde. DELATASSE.

Comme ton ame est rétrécie!.... autrefois tu avois du goût.

DE BOURVAL.

C'est-à-dire, j'avois celui des autres; j'ai
le

le mien présentement, je dois passer pour barbare, e l'avoue.

Mde. DELATASSE.

Goût détestable, te dis-je ; ton parc est détruit, tes statues sont à bas ; orangers, treillages, cascades, tout est disparu, & ces ferres-chaudes qui te distinguoient ?

DE BOURVAL.

Et qui mûrissent en me donnant des premiers *insavourables*, tandis qu'en suivant la marche naturelle des saisons, je goûte des fruits dans leur délectable maturité ; j'ai conservé les mêmes agrémens, les mêmes commodités, mais j'ai banni ce qui n'étoit que la pénible recherche de l'art ou l'éclat orgueilleux de l'opulence.

LA MARQUISE DE ***.

Quoi ! un potager dans un parterre ! mais c'est inconcevable! ..

DE BOURVAL.

Pourquoi pas ?

E

LA MARQUISE DE ***.

Mais il y a à se récrier sur ce goût bizarre.....

DE BOURVAL.

Le goût bizarre, Madame, permettez-moi de le dire, est justement celui qui a prévalu en France dans la distribution de nos jardins. J'ai rejeté l'insipide symétrie & ses froids ornemens ; je ne veux plus de petits parterres compassés, de ces charmilles taillées comme des murailles, de ces quinconces sans ombra-ge ; je rappellerai, si ce n'est pour moi, du moins pour mes neveux, ces bois de haute futaye qui couronnoient les têtes sensées de nos ayeux ; je veux un paysage négligé & cherche ce désordre touchant, qui, quand le pied foule un sol irrégulier & l'herbe épaisse, fait naître la douce rêverie.

LA MARQUISE DE ***.

Voilà qui est fort beau ! point de sable coloré, plus de plates-bandes, point de corbeilles, point de treillages, plus de vases de porcelaine, une confusion extrême.

DE BOURVAL.

Dites plutôt une variété qui diversifie les points de vue. Je ne veux plus rien de factice, & je respecterai désormais la main de la nature, qui jete ses beautés au hasard, & non sous une forme géométrique.

LA MARQUISE DE ***.

Oui, ce cachet agreste est bon pour des esprits attrabilaires qui aiment à promener leur mélancolie sous les bois épais, horribles comme les forêts ténébreuses des anciens Druides.

DE BOURVAL.

Ah ! Madame, si j'avois senti cette nature il y a trente ans, comme je la sens aujourd'hui, ah ! que j'aurois accumulé ici de beautés simples & naturelles ; mais aveuglé par le luxe, esclave de la mode. . . .

LA MARQUISE DE ***.

J'entends, vous rejeterez les idées riantes, pour sémer par-ci, par-là, quelques tombeaux isolés, dont la rencontre subite donnera lieu à quelques réflexions morales, point essentiel & qu'il ne faut jamais omettre dans un tour de

promena; de vous ne manquerez pas sans doute, à l'exemple de nos foux modernes, de bâtir quelques ruines en pierres bien blanches & bien neuves, & de figurer à rase-terre un Temple antique & démoli, dont on verra les colonnes, non pas rongées par le temps; mais brisées avec une forte de symétrie, Monument très-remarquable, dans un jardin de vingt-cinq arpens & enclos de murailles.

DE BOURVAL.

Non, Madame, je proscriis toutes ces petites émanées d'une imitation servile. Il appartient aux Anglois de faire ces choses-là en grand, parce qu'ils les exécutent d'une manière vraiment noble, vaste & majestueuse: je ne suis qu'un particulier, borné à un terrain étroit, & le sol & le local doivent déterminer le genre de beautés qu'il m'est permis d'employer.

LA MARQUISE DE ***.

Mais, pourquoi rejeter les utiles retranchemens de l'art, l'ordre & les rapports qui font naître les graces?

DE BOURVAL.

Elles expirent le plus souvent sous la serpe qui tue & défigure ; pour moi , je veux qu'un bocage ne soit arrondi ni par le fer , ni captivé par les liens ; je veux que les oiseaux puissent s'y nicher , afin que sans les voir, on puisse entendre leur ramage ; je veux qu'un tapis émaillé par la main du printemps ne soit , ni carré , ni triangulaire ; je veux que l'onde agitée des ruisseaux ne soit point emprisonnée dans des canaux d'airain ; je demande que l'ombre des arbres ne soit point coupée comme l'ombre que jeteroit une muraille ; j'aimerais mieux suivre une nappe d'eau qui tombe , fuit , s'échappe sans règle , va mouiller le gazon , que de voir une onde croupie , jaillissante , en maigres filets , sortir de la gueule d'un monstre : si je veux des fleurs , j'aimerais mieux les chercher éparées dans tous les coins , que de les trouver réunies dans le treillage d'une corbeille. Si je veux me reposer , j'aimerais mieux me coucher sur le dos d'une petite colline , que sur un large banc de pierre. Mes pieds foulent avec plus de volupté une pélouse qu'un

fable aride & brûlant. Arbres majestueux qui bravez un art régulier, qui jetez de toutes parts votre feuillage superbe ! j'aime votre luxe indocile, que les rayons brisés du soleil, perçant votre voûte épaisse, fassent jouer au tour de moi la lumière & l'ombre en formes mobiles & circulaires.

Mde. DELATASSE.

Miséricorde ! des chevaux de poste ; tu embouches la trompette épique, on n'y peut plus tenir. . . . des chevaux de poste.

LA MARQUISE DE ***.

Oh ! Monsieur, comme vous êtes rempli de votre matière,

DE BOURVAL.

Pardonnez, Mesdames, le plaisir m'emporte. . . .

Mde. DELATASSE.

Et l'ennui nous poignarde.

DE BOURVAL.

Pardon ! eh bien, Mesdames, à votre aise, achevez vos observations, je vous livre mon

château, mon parc, ma personne... Réjouissez-vous & permettez que je fasse un tour à mon pressoir.

S C E N E I I.

LA MARQUISE DE ***, MADAME
DE LATASSE,

LA MARQUISE DE ***

MAis ceci n'est pas étudié, ... c'est pour tout de bon, je pense.

Mde. DELATASSE.

Seroit-il incurable?... Le ridicule est le stimulant... il pourroit opérer... Appliquons-le. . . .

LA MARQUISE DE ***.

S'il est venu ladre, comme j'en ai grand peur, rien n'y fera; & Madame de Surville; comme je voudrois la tenir pour la persiffler... Mais ce n'est pas assez. . . .

Mde. DELATASSE.

Je me vengerois de bon cœur sur elle...
Cette idée seule me feroit rester.

LA MARQUISE DE ***.

Oh ! il n'est pas possible.... mais nous lui décocherons de loin le Vaudeville. . . Il faudra que mon Poète me fasse vingt couplets plus sanglans les uns que les autres.

Mde. DELATASSE.

Qui, ce Mirmidon qui se donne des airs...
Il n'est pas assez mordant ; c'est un pauvre sot qui ne fait que coudre des rimes ; mais je lui fournirai le sel & les expressions, il n'aura qu'à les mettre en œuvre.

LA MARQUISE DE ***.

Il faut que ces couplets courent tout Paris, que ce soit un caustique ineffaçable.

Mde. DELATASSE.

Oh ! j'en veux bien plus à Madame de Surville, elle aura autorisé toutes ses folies ; car il n'auroit jamais eu le courage par lui-même de s'afficher pour un homme singulier.

LA MARQUISE DE ***.

Mais le voilà qui revient, regardez donc où il va. . . .

Mde. DELATASSE.

Il se détourne, il faut le rappeler... qu'en dites-vous ?

LA MARQUISE DE ***.

Oui, tentons un dernier effort... Quelquefois le sarcasme. . .

Mde. DELATASSE.

Pouffons-le à bout & sans pitié. . .

LA MARQUISE DE ***.

Volontiers... Cela mordra peut-être... Allons jusqu'au vif... Soutenez-moi.

Mde. DELATASSE.

De Bourval, de Bourval, vous passez bien droit... où allez-vous donc ?



SCENE III.

DE BOURVAL, LA MARQUISE
DE ***, MADAME DELATASSE.

DE BOURVAL.

J'Allois me donner l'Opéra. . .

LA MARQUISE DE ***

Comment, l'Opéra?

DE BOURVAL.

Oui, contempler le coucher du Soleil... c'est d'une magnificence au-dessus du pinceau, & même de la parole... Vous ne l'avez jamais vu, Mesdames, qu'à l'Académie de musique. Cette décoration céleste, je vous répons, vaut bien celle du Machiniste.

Mde. DELATASSE.

Voilà bien une épigramme de campagne.

DE BOURVAL.

Elle est mauvaise, soit... mais ne parlons plus de Ferme, d'agriculture, des beautés du ciel &

de la nature , tristes propos ! . . Vos spectacles de Paris , voilà ce qui est intéressant dans l'univers... Comment vont-ils ?

Mde. DELATASSE.

Oh ! tout cela est mené divinement ; nous avons des têtes merveilleuses & propres à diriger en grand les beaux arts . . . par exemple , bientôt la Comédie Française fera toute en petites loges.

DE BOURVAL.

Bien ; & le public ?

Mde. DELATASSE.

Il restera à la porte , son argent à la main.

DE BOURVAL.

A merveille.

LA MARQUISE DE ***.

Il faut toutes ses commodités dans sa loge ; on paye le terrain , & quand nous n'y sommes pas , nos femmes de chambre y vont avec les enfans du quartier.

Mde. DELATASSE.

A quoi bon des nouveautés . . . trois ou qua-

tre chef-d'œuvres qui ont cent ans & plus, se jouent régulièrement, & deux & trois fois la semaine; ce qui réunit le double avantage d'entretenir le *bon goût*, & ne point user la mémoire de nos sublimes Acteurs; car rien de si pénible au fond que d'apprendre des pièces nouvelles.... Il y auroit de quoi les tuer, & qui les remplaceroit alors ?

DE BOURVAL.

Mais tout le monde... J'entends, au reste... les Comédiens n'appartiennent pas au public, le public appartient aux Comédiens.

LA MARQUISE DE ***.

Le public... le public... On s'embarrasse bien de lui... Plaisant assemblage pour être servi.

DE BOURVAL.

Mais il paye, Madame. . .

LA MARQUISE DE ***.

Trop heureux de donner son argent pour les plaisirs qu'on veut bien encore lui accorder.. Il faut qu'il prenne ce qu'on lui donne.

DE BOURVAL.

Je ne m'étonne plus que l'art fasse de nos jours de si grands progrès. . . A propos de cela, comment va la Tragédie à cet illustre Théâtre ? Le superbe Agamemnon & le bouillant Achille mettent-ils toujours dans la confiance de leurs intérêts les bourgeois de la rue S. Denis ?

LA MARQUISE DE ***

Ah ! le barbare , le frénétique , l'insensé , je vois où il en veut venir . . . il va attaquer Racine.

DE BOURVAL.

Pas plus lui qu'un autre , Mesdames. . . . Copie-t-on toujours les copies de ce *divin* Racine , & le tout pour la perfection & l'agrandissement de l'art qui tourne depuis un siècle & demi dans le même cercle vicieux , & non moins ennuyeux ? Les Arabes, les Héros Grecs & Romains, barbouillés à la moderne , font-ils toujours fideles à la rime ? . . Le Parisien s'échauffe-t-il constamment pour la liberté & la grandeur Romaine ; applaudit - il bien fort quand après la conspiration des vingt-quatre

heures on égorge le tyran comme un mouton?.. Celui-ci meurt-il de bonne grace entre les bras de ses gardes, l'hémistiche en bouche; enfin vos comédies nouvelles, dans leur jargon, oublient-elles la maniere encore de peindre les mœurs régnautes; manquent-elles à la fois & le portrait des Grands & le tableau du peuple? refusent-elles toujours de lui exposer quelque chose de vrai ou d'utile en étouffant la naïveté sous le clinquant?

LA MARQUISE DE ***.

Les mœurs... les mœurs... le peuple... le peuple... Voilà des idées vieilles & des mots absolument gothiques...

DE BOURVAL.

Ainsi l'on a juré, à ce qu'il me semble, de rendre le Théâtre François insignifiant, & absolument étranger à nos loix & à nos usages. La tragédie Française en général me réjouit infiniment, je vous l'avouerai; & je crois que nos neveux en riront un jour de bon cœur; mais en attendant, je gémis de voir que l'on ne sache tirer aucun parti d'un art qui, fait

pour parler à la multitude , est tombé dans un plan étroit & retréci, au nom des respectables règles ; & que le génie de nos Auteurs, tous jettés dans un même moule , se soit rendu servilement Copiste les uns des autres, au lieu d'imprimer à l'art une forme libre & nouvelle. Ils se sont égarés bien volontairement je crois, en préférant le suffrage d'un petit nombre de juges vendus à la prévention, aux acclamations universelles & naïves de la multitude.

Mde. DELATASSE.

Ah! mon pauvre ami , toutes les especes de barbaries se touchent, je le vois ; tu es bien & duement atteint & convaincu de folie ; ne pas adorer la tragédie Française , le dernier effort de l'esprit humain. . . .

DE BOURVAL.

Ainsi que le croit & le répète tel Auteur de ridicules tragédies qui ne sont que des vers recousus, . . . ainsi qu'il le dit dans son profond journal en faisant son propre éloge. . . ce qui le rend néanmoins divertissant , s'il n'est point tragique.

Mde. DELATASSE.

Ah! laissons là les journaux, & du moins explique-nous avant notre départ l'énigme d'un si grand changement.

LA MARQUISE DE ***.

Une si subite réforme depuis six mois a lieu d'étonner... Comment s'est opérée cette métamorphose surprenante ?

DE BOURVAL.

Voici le mot, Mesdames; mais asseyons-nous je vous prie.

Mde. DELATASSE.

Dépêche-toi, car je voudrais être déjà dans ma chaise roulante pour y rire tout à mon aise.

DE BOURVAL.

Vous rirez même en ma présence tant qu'il vous plaira; ne vous gênez pas... Dans ce monde-ci rien ne se perd; tout ce qu'on prête en sarcasmes, en épigrammes est très fidèlement rendu; ainsi... vous connoissez Madame de Surville.

LA

LA MARQUISE DE ***.

Oui.

DE BOURVAL.

Eh bien ! c'est à elle que je dois mon heureuse réforme.

LA MARQUISE DE ***.

A elle ! Comment ? Cela ne se peut ; elle qui était si raisonnable, si enjouée ; je l'ai connue à Paris ; elle favoit ordonner une fête avec toutes ses gradations exquises, & d'une manière supérieure ; mais cela crie vengeance. Nous irons toutes soulever l'univers , & déposer contr'elle.

DE BOURVAL.

Vous savez qu'il étoit presque impossible de satisfaire à ses goûts tant ils étoient variés ; d'obéir à ses caprices, tant ils sortoient de la règle. La vivacité, la fécondité de son imagination ne repositoient jamais..... Ce fut elle qui ordonna cette fête, où je tâchai de surpasser toutes celles que j'avois données jusqu'alors.

F

Mde. DELATASSE.

Tu pouvois l'appeller une fête magnifique ,
rien n'y manquoit. . .

DE BOURVAL.

Mes Auteurs & mes Musiciens avoient com-
posé un opéra allégorique , où les personnages
faisoient un pompeux éloge & du maître & de
son séjour enchanté & de tous ceux qui l'habi-
toient. . . .

Mde. DELATASSE.

Musique charmante , je m'en souviens. . .

DE BOURVAL.

Et les paroles fort plates , n'est-il pas vrai ?

Mde. DELATASSE.

C'est l'usage.

DE BOURVAL.

Cet Opéra fut précédé d'un repas splendi-
de , où tout ce qui peut flatter le goût
étoit rassemblé ; il fut suivi d'un bal , où se
trouva , je crois , toute une province.

Mde. DELATASSE.

Il fut délicieux; tu étois alors dans ton bon sens.

DE BOURVAL.

Dans mon bon sens, donc, je me donnois tous les mouvemens possibles pour que rien ne manquât; j'étois livré à une agitation perpétuelle; tout le monde, lors de mon bon sens, jouissoit de la fête excepté moi. On battoit mon parc; mon château sembloit être au pillage; allant, venant, ordonnant, demi-mort de fatigue avec tout mon bon sens, j'étois trop content, lorsque j'avois la satisfaction d'entendre en passant, *il faut avouer que nous nous divertissons bien; de Bourval est un homme unique.*

Mde. DELATASSE.

On le disoit, on le pensoit, on ne le dira plus.

DE BOURVAL.

Pendant ce temps-là l'homme unique, enivré de ces frivoles louanges, se tourmentoit jour & nuit du projet de fêtes nouvelles; & un soir qu'il donnoit la torture à son esprit, pour

amuser de son mieux les habitans de son château, l'homme unique entendit derrière un buisson qu'on se moquoit tout haut de sa fête & de sa personne.

Mde. DELATASSE.

Bon! des envieux jaloux de la fécondité de son imagination.

DE BOURVAL.

On alloit plus loin; on ridiculisoit son empressément & son zèle, on railloit sa bonhomie, on persifflait sa générosité, & devinez qui m'habilloit de la sorte? mon Poëte favori, le même qui, la veille, m'avoit prodigué tant d'éloges. . .

Mde. DELATASSE.

Mais ce n'étoit pas le plus sot de la bande.

DE BOURVAL.

C'étoit le plus ingrat; car, sans reproche, sa muse n'étoit pas rebondie quand elle aborda chez moi.

Mde. DELATASSE.

Mais pour avoir la réputation d'un Pétrone, il falloit bien consentir à l'acheter.

DE BOURVAL.

Mais la compagnie, Madame, faisoit chorus avec le Poëte. (*à Madame Delatasse.*) Vous m'entendez. . .

Mde. DELATASSE.

Plaisanteries de société.

DE BOURVAL.

Soit... J'allois encore, malgré mon dépit, ordonner la fête que j'avois nouvellement conçue; le tout pour complaire à Madame de Surville, dont les volontés font & feront toujours pour moi des ordres sacrés; mais au lieu de m'applaudir avec ses transports ordinaires, lorsque je lui exposai le plan & les détails, elle m'écouta froidement.

LA MARQUISE DE ***.

Elle avoit peut-être aussi de son côté entendu son panégyrique de la bouche de ces Messieurs.

DE BOURVAL.

Cela se peut; mais je vous proteste qu'elle ne m'en a rien dit.

Mde. DELATASSE.

Ah! pour le coup, je le crois..... elle

fera constamment discrète, je t'en réponds.

DE BOURVAL.

Elle fera bien... Permettez que j'acheve ; vous comptez sur moi de Bourval. (me dit-elle.) Défabusez-vous ; je suis lassé de périr d'ennui en courant après le plaisir ; assurément vous êtes l'Intendant des divertissemens d'autrui, & les vôtres sont nuls ; voulez-vous être sage ? — Oui, Madame. — Eh bien, venez avec moi. — Où allez-vous donc, Madame, à Paris ? — A Paris !... Ah ! je puis vous protester que de long-temps on ne m'y reverra — Comment ? — Je vais dans une de mes terres respirer à mon aise, loin de la cohue, ne plus prodiguer mon existence à tous venans, vivre seulement pour quelques amis & voir dans une indifférence absolue le reste du monde. Je vais enfin lui rendre ce qu'on reçoit de lui. J'ai été folle, légère, capricieuse ; mais voici le meilleur de tous mes caprices... Je me dérobe aux chimères.

LA MARQUISE DE ***.

Voilà un dépit bien prompt & sur quoi fondé.

Mde. DELATASSE.

Elle vieillit cette Madame de Surville...

DE BOURVAL.

Elle a trente ans, elle est votre cadette...
Je parle avec franchise comme à la campagne,
pardonnez.

Mde. DELATASSE, (*piquée.*)

Oui, quand on a la compagnie de M. le Vi-
caire, on devient calculateur inexorable sur
l'époque des baptistaires.

DE BOURVAL.

Mais c'est vous, Madame, qui avez levé
ce lièvre-là.

LA MARQUISE DE ***, (*à voix basse.*)

Mais il nous vexe en vérité.

Mde. DELATASSE.

Nous aurons notre tour.

DE BOURVAL.

Je lui répondis qu'elle favoit que ses plai-
sirs seroient toujours les miens. --- Eh bien,
me dit-elle, nous distribuerons notre temps
de la maniere la plus convenable, deux mois

à Paris, & dix à la campagne; au lieu de cette profusion insensée qui faisoit rire l'envie, nous répandrons nos bienfaits dans le sein des indigens; pensez - vous que notre argent sera plus mal employé. . .

LA MARQUISE DE ***.

C'est de la philosophie toute pure.

DE BOURVAL.

Depuis huit mois nous vivons sur ce nouveau plan; nous avons réformé les abus du luxe pour obtenir les vraies jouissances; nous avons renvoyé Musiciens, Artificiers, Danseurs, & nous sommes devenus Campagnards à la lettre.

Mde. DELATASSE.

Oh! tu n'as pas besoin d'appuyer, cela se voit.

DE BOURVAL.

Vous ne sauriez croire combien nos jours sont remplis & intéressans. . . Je vois fuir les heures avec peine. . .

LA MARQUISE DE ***.

Vous chassez du moins dans votre parc le matin?

DE BOURVAL.

Non, jamais, Madame.

LA MARQUISE DE ***.

Pourquoi?

DE BOURVAL.

Parce que je n'ai pas de plaisir à tuer; si j'étois Prince néanmoins, j'irois à la chasse, mais à une chasse toute nouvelle; à celle des *voleurs de l'Etat*, & je la ferois avec une meute de *braves gens*.

LA MARQUISE DE ***.

Vous êtes toujours renforcé en politique, Monsieur.....

Mde. DELATASSE.

Et que fais-tu donc le matin?

DE BOURVAL.

Après une petite promenade, je donne audience à ceux qui ont besoin de mes secours ou de mes conseils.

Mde. DELATASSE.

J'entends... Tu t'entourne de gueux déguénillés pour te composer une espèce de cour, & tenir tribunal.

90 LE CAMPAGNARD,
DE BOURVAL.

Je fais cela par vanité, soit... Qu'importe, je juge leurs petits différends, (ce dont murmure un peu le Bailli), j'écoute le récit de leurs affaires, & j'apprends souvent des histoires intéressantes, singulières, neuves, pathétiques; il s'y trouve des situations touchantes, des caractères rares...

Mde. DELATASSE.

De quoi te fournir enfin la matière d'un Roman que je vois d'ici tout imprimé...

DE BOURVAL.

Mesdames, tout ce que je dis est très-véritable, & j'ai à m'attendrir sur des événemens réels. Les pauvres gens! ils me comblent de bénédictions qui me dilatent l'ame, & qui me font du bien; je suis mieux avec moi-même, quand j'ai eu le plaisir de soulager l'infortuné qui mouroit de faim, quand j'ai vu couler sur mes mains, qu'il faisoit de force, les larmes de sa reconnoissance, & moi je pleure aussi...

LA MARQUISE DE ***.

Qui mouroit de faim! Voilà nos Philoso-

phes , nos Encyclopédistes; ils ont toujours à la bouche des figures de Réthorique.

DE BOURVAL.

Ah ! plût à Dieu que je n'usasse dans cette occasion que de figures de Réthorique ; mais cela n'est que trop vrai, vrai au pied de la Lettre. . . J'ai vu des Propriétaires, dont le revenu territorial étoit plus que double par le surhaussement de la denrée de nécessité première, refuser d'augmenter d'un sol la main-d'œuvre du journalier, voulant donc que par miracle, le malheureux se nourrisse avec la moitié de la ration qu'il avoit entière, lorsque le salaire, répondant au taux de l'argent, satisfaisoit alors à ses besoins ; & j'ai fait aussi mes réflexions sur la grande question de *la liberté du commerce des grains*.

Mde. DELATASSE.

Ainsi tu t'es chargé solennellement de procurer à l'homme un bonheur, que la nature & les loix lui ont également refusé.

LA MARQUISE DE ***.

La réforme des abus régnans est une sublime entreprise.

DE BOURVAL

Ah ! Mesdames, n'entamons pas cette thèse, elle est trop belle, trop auguste, trop profonde pour être discutée d'une manière frivole ou profane.

Mde. DELATASSE.

Mais tu m'excèdes avec tes grand mots. . .
On ne vient point ; brisons-la, je te prie.

DE BOURVAL.

Soit, je me tairai. . . Mon silence là-dessus fera plus éloquent que mes paroles.

LA MARQUISE DE ***

Votre sang-froid est admirable ; on arboroit jadis le drapeau de la Philosophie ; mais c'est un travers qui est devenu si commun, que récemment on ne peut plus aujourd'hui en faire parade ; c'étoit bon, il y a vingt ans ; je vous en avertis. . . . Cette originalité n'est plus de mode.

DE BOURVAL.

Tout ce que vous appercevez ici, Mesdames, doit vous convaincre que je n'ai pas prétendu plaisanter, ni jouer un rôle ; mais tâcher

de vivre un peu pour moi & pour mes semblables.

Mde. DELATASSE.

Madame de Surville te mene.

DE BOURVAL, (*riant.*)

Bon!

Mde. DELATASSE.

Sans que tu t'en apperçoives au moins.

DE BOURVAL.

Ah! je le lui dirai.

Mde. DELATASSE.

Tu crois être maître de tes actions; elle te les inspire à ton insu; elle est jalouse à l'excès, & veut en sauver les apparences.

DE BOURVAL. (*plaisantant.*)

Jalouse, de qui?

Mde. DELATASSE.

Elle t'a confiné dans cette Thébaïde pour écarter toute rivale.

DE BOURVAL.

Elle n'en craint aucune; (*à voix basse.*) vous savez un peu ce qui en est.

Mde. DELATASSE.

Tu te conduis comme un imbécile ; à ton âge en croire une femme, épouser sa réforme, effacer son ridicule par le tien propre ; si elle se faisoit dévote, tu ferois donc comme elle !

DE BOURVAL.

Ah ! vous voulez me piquer ; vous vous fachez ; mais rien ne m'émeut.

Mde. DELATASSE.

Ah ! oui, car tu ne fens plus rien.

DE BOURVAL.

Je ne fens plus ce qui est faux ; & voilà précisément pourquoi je fuis heureux.

Mde. DELATASSE.

Quoi, tu oses vanter ton bonheur ?..

DE BOURVAL.

Je fais plus, j'ose le goûter.

Mde. DELATASSE.

Tu as perdu l'esprit.

DE BOURVAL.

Oui, j'ai perdu l'esprit ; c'est-à-dire, cet esprit qu'on n'a plus, lorsqu'on se met à fuivre

la simple nature , source de tous biens.

Mde. DELATASSE.

La nature ! Voilà un grand mot dont le moindre pédant me bat sans cesse l'oreille ; la nature ! que signifie ce beau mot ?

LA MARQUISE DE ***.

Mais tout le monde fuit la nature en faisant ce qui lui convient , ce qui lui plaît.... Je fuis la nature aussi , moi.

DE BOURVAL.

Eh ! Mesdames , vous n'y êtes pas ; on fuit la nature , quand on vit sous la loi simple de nos besoins nécessaires , quand on écarte les besoins factices , source de tous nos maux , quand on renonce à ces biens d'opinion qui ne flattent que l'orgueil , quand on ne compte plus les jugemens des hommes pour quelque chose , quand on ne se fatigue plus à leur plaire , comme s'ils en valoient la peine ; quand on les apprécie ce qu'ils valent , & qu'on est parvenu à ne les point craindre , à ne les point supplier , à exister indépendant de leurs loix minutieuses , de leur petite tyrannie , de leurs décisions frivoles , de.....

Mde. DELATASSE.

N'acheve pas, mon cher Philosophe, je te reconnois pour tel ; car tu m'allois dire de grosses injures.

DE BOURVAL.

Moi, Madame.

Mde. DELATASSE.

N'allois-tu pas me dire en termes longuement alambiqués, que tu te fouciois fort peu de la manière dont nous pouvions penser de toi ?

DE BOURVAL.

Non, mes bonnes amies, non. . . . au contraire, je cherchois à me justifier, à vous faire goûter ma façon de vivre ; elle a en vérité ses charmes & ses plaisirs. . . . Pardonnons-nous mutuellement nos petites ripostes que l'amitié autorise ; & vivons ensemble quelques jours en bonne intelligence.

Mde. DELATASSE, (*en se levant.*)

Adieu. . . Tu es mort, enterré, perdu, noyé. . . Tu renonces au suffrage des femmes ! Tu as raison, c'est avoir du moins l'avantage
de

de se connoître; je ne reste pas ici, car tu me donnerois des vapeurs. Vis avec la nature, sous les loix de la nature, dans l'exacte nature, tu en-es assurément très-digne. Cueille ta salade, donne audience à des gueux, extasie-toi avec ton Vicaire; goûte l'esprit très-plaisant du Magister du Village; nous y croyons comme à ton bon sens. . . Adieu. . . Oh! quel original! . .

DE BOURVAL.

Restez, de grace, mes amies; ce qui vous choque d'abord pourra vous intéresser dans la suite. . . Je marie la fille de mon Jardinier avec son garçon; vous aurez, je vous le promets, une petite fête champêtre. . .

LA MARQUISE DE ***.

Où l'on aura le plaisir délicieux de voir danser l'hymen en fabots.

DE BOURVAL.

C'est une jolie enfant, par ma foi; le teint un peu bazanné; mais quand le rouge de la pudeur perce ses couleurs brunes; rien n'est plus charmant. . . La voici; approchez, approchez,

S C E N E I V.

DEBOURVAL, LA MARQUISE DE***,
MADAME DELATASSE, JEANNOT,
TOINETTE, LE JARDINIER.

Mde. DELATASSE.

AH! pour le coup nos chevaux sont prêts; voilà M. Jeannot. (*à de Bourval.*) Ta fête champêtre est une conception très-neuve; mais nous n'avons pas le temps de rester à ces délicates orgies.

LA MARQUISE DE ***. (*à de Bourval.*)

M. Jeannot que vous voyez est un fort joli garçon; il a refusé de venir avec nous.

DE BOURVAL.

Vous vouliez qu'il abandonnât sa Toinette, qu'il doit épouser... Cela ne se pouvoit pas.. Regardez-la; elle vient vous présenter des fleurs. (*la prenant par le menton.*) Voyez ces yeux où brille le feu de l'âge, mêlé du rayon de la pure innocence, cette bouche enfantine

& ce menton arrondi par l'amour ; & ces deux roses sur chaque joue , ces joues où le moindre sourire creuse une petite fossette... Ah !

(*Toinette distribue les bouquets.*)

M^{de}. DELATASSE. (*à voix basse.*)

Oui, oui, elle est bien... Je crois, entre nous, que tu pourrois te dispenser de la marier ; au fond tu ne lui ferois pas grand tort..,

DE BOURVAL.

Ah ! voilà bien l'esprit de la Ville, le maudit esprit qui empoisonne les actions les plus innocentes, (*tirant le Jardinier caché derrière les autres*) Tenez, Mesdames, voilà un homme intéressant ; c'est lui qui dirige mes espaliers, qui a soin de mes melons, de mes pêches, de mes abricots, ... ô Diable, il est habile ; il prévoit les saisons, il lit dans le Ciel. . . .
Eh bien ! cela va-t-il bien, Papa ?

LE JARDINIER.

Oui, notre Maître ; nous comptons cueillir dans trois jours....

DE BOURVAL.

Mais tu as chaud, mon ami. Bon, je savois bien qu'elle ne tarderoit pas, je l'aurois parié. ...

SCENE V.

ACTEURS PRÉCÉDENS.

MATHURINE.

(*Mathurine entre, tenant un grand gobelet de cidre, en allant à son mari; elle heurte la Marquise & Madame Delatasse.*)

LA MARQUISE DE ***

Doucement, ma bonne; vous nous jetterez par terre.

DE BOURVAL. (*riant.*)

Oh! ma foi le zèle l'emporte... Ce seroit la Reine & l'Impératrice en personne, qu'elle n'y regarderoit pas davantage.

MATHURINE.

Pardon, Mesdames; mais c'est que notre

pauvre homme étoit tout en nage, voyez-vous ; cela presse ; une fluxion de poitrine est bientôt gagnée, & voilà un breuvage qui l'en garantira, & dont il a besoin pour lui faire oublier toutes ses fatigues. (*à son mari.*) bois, mon homme, bois avec satisfaction.

(*Le Jardinier prend le gobelet & en reste là.*)

DE BOURVAL, *à la Marquise & à Madame Delatasse.*

Il ne veut pas boire, Mesdames, sans avoir préalablement l'honneur de vous saluer.

(*Le Jardinier salue les Dames, & boit.*)

Mde. DELATASSE.

C'est donc là votre mari, ma bonne ; mais à votre empressement, combien y a-t-il donc que vous êtes mariés ?

MATHURINE.

Il y a dix-sept ans que le bon Dieu fit...

LE JARDINIER.

Dix-sept ans, dis-tu, femme ; tu ne fais point lire, comme nous, dans l'almanach, les

jours de l'année; il y a vingt ans sonnés, entends-tu?..

MATHURINE,

Dame! ça ne nous a pas paru long.

LE JARDINIER.

C'étoit cette année-là qu'il faisoit si froid...
Te souviens-tu, Mathurine, que nous avons bien fait de nous marier dans ce temps-là; c'étoit vers les Rois, comme nous avons crié : le Roi boit, hem! comme je t'aimois.

MATHURINE.

Et moi, pardi, comme je t'aime encore, puisque nous ne comptons pas les années; nous les recevons comme le bon Dieu les envoie

(Elle embrasse son mari.)

DE BOURVAL,

Eh bien, Mesdames, cela n'est-il pas charmant? Ce naturel... Jouissez de ce Teniers à personnages vivans...

LA MARQUISE DE ***.

Ah! passe pour la peinture... mais en original...

DE BOURVAL.

Quelle contradiction!

Mde. DELATASSE.

Oui, vous nous rendez témoins des tendresses de vos gens, d'hommes à faire peur, & vous voulez que nous trouvions cela admirable; que nous restions pour favoriser de telles délices.

DE BOURVAL.

Je veux, Madame, ne vous en déplaise, que les habitans de mon hameau, heureux de mon bonheur, aisés de mon superflu, foulagés dans leurs maux, s'accoutument à me regarder comme leur pere; cette occupation ne laisse aucun vuide dans mes jours ni dans mon ame, je vous en réponds.

LA MARQUISE DE ***.

Vous vous occupez d'eux en notre présence. . . . N'est-ce point là nous chasser.

DE BOURVAL.

Eh! non, mes bonnes amies; disposez de mon hermitage, choisissez tous vos plaisirs;

mais laissez-moi les miens ; où allez-vous courir ?

Mde. DELATASSE.

A Pau , y faire juger un Procès qu'a Madame , qu'elle gagnera indubitablement ; car nous aurons pour nous tous les Conseillers , jeunes ou vieux.

DE BOURVAL.

Je vous plains d'avoir un procès.

Mde. DELATASSE.

Cela n'est pas fort amusant ; mais pendant l'instruction , nous nous amuserons bien.

DE BOURVAL.

Mais vous serez en Province ; il n'est pas possible de s'y amuser ; il n'y a là ni goût , ni esprit , ni lumieres , ni sentiment ; il n'y a de tout cela qu'à Paris ; les Provinciaux ne sont plus des hommes . . . Cela n'est-il pas reçu dans quelques assemblées de beaux esprits de la Capitale.

LA MARQUISE DE ***

Oui , mais nous nous amuserons là-bas à bou-

leverfer toutes les modes , à déranger les ufages , à proſcrire impitoyablement tout ce qui ne fera pas imaginé d'hier , à nous réjouir ſurtout des travers que nous ne pouvons pas manquer d'y rencontrer en foule.

Mde. DELATASSE.

Oui, nous y porterons la coëffure du jour; phénomène étincellant pour ces peuples lointains , auffi inconnu parmi-eux qu'aux terres australes ; & nous jouirons du dépit des femmes qui n'auront pas les étoffes nouvelles.

DE BOURVAL.

Excellent projet ! Vous voulez rire ; eh bien , foyez fidelles à votre plan ; vous cherchez des travers ; réjouiffez-vous quelque tems des miens , j'en ai acquis un affez bon nombre , que je développerai . . .

Mde. DELATASSE.

Non , ils paſſent trop les bornes.

DE BOURVAL.

Ils vous amuſeront davantage.

LA MARQUISE DE ***

Nous ferions anéanties avant la révolution
des vingt-quatre heures.

DE BOURVAL.

Ah! c'est manquer de patience... Et pour-
quoi donc ce dédain de mon hermitage?

Mde. DELATASSE.

Parce que tu es devenu fou, impoli, en-
têté, bizarre, Agriculteur, Philosophe, Eco-
nomiste enfin.

DE BOURVAL.

Economiste! Voilà donc le comble de l'in-
jure.

Mde. DELATASSE.

Ainsi que le terme de la sottise.

DE BOURVAL.

Bien!... Je ne désespère pas que vous ne
veniez un jour me revoir avec des yeux & des
sentimens tout opposés. Quelques années de
plus, croyez-moi, effaceront le prestige qui
vous abuse... Vous courez après le plaisir;

gardez de vous tromper ; il est peut-être ici
caché sous une forme.

Mde. DELATASSE.

Adieu, visionnaire.

LA MARQUISE DE ***.

Oh ! le pauvre homme... sur quelle tête
faudra-t-il dorénavant compter. (*Elles sortent ,
de Bourval les suit.*) Ah !

S C E N E V I.

JEANNOT, TOINETTE.

JEANNOT.

LEs voilà parties, nous en sommes bien-
aîses.

TOINETTE.

Et nous aussi.

JEANNOT.

Nous avons grand peur qu'elles restassent....

Elles auroient pu changer la bonne volonté de notre maître à notre égard....

TOINETTE.

Vraiment oui.

JEANNOT.

Elles ont des langues de vipères, ces femmes-là, & cela vous tourne des mensonges qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à la vérité.

TOINETTE.

Les voilà bien loin... Sais-tu que notre bon Maître parloit de faire notre nocce ces jours-ci.

JEANNOT.

Pour tout de bon.

TOINETTE.

Je l'ai entendu qui en parloit à ces Dames..

JEANNOT.

En es-tu bien sûre ?

TOINETTE.

Oui.



JEANNOT, (*l'embrassant.*)

Ah! nous ne pourrons jamais foutenir tant de joie ; le voilà qui revient ; restons auprès de lui ; il nous dira peut-être ce qu'il a dans l'ame.

SCENE VII ET DERNIERE.

DE BOURVAL, JEANNOT,
TOINETTE.

DE BOURVAL, (*rêvant & se promenant.*)

ELles ont beau dire , rien ne changera ma façon de vivre , puisque dans un court espace de temps nous devons tous être effacés de dessus la terre ; il est bien sage de savoir mettre à profit les momens , & de se dépêcher d'être heureux à sa maniere. (*appercevant Jeannot & Toinette.*) Ah , ça mes amis , depuis deux ans vous vous aimez , & vous avez été réservés l'un & l'autre , je suis content de vous. Voici le temps de vous en récompenser ; je

110 LE CAMPAGNARD;

vous donne quinze cens francs pour mettre en communauté, vos bans seront publiés Dimanche prochain, & vous n'aurez rien à payer à l'Eglise, j'en fais mon affaire, ainsi que du repas de noces....

JEANNOT.

Ah! notre bon Seigneur!

TOINETTE.

Ah! notre second pere!

DE BOURVAL.

Aimez-vous bien..... Je ne vous impose qu'une condition, c'est de planter, chacun de votre côté, douze arbres, & je vous indiquerai le terrain.... Qui s'en va de ce monde sans avoir planté un arbre, a manqué, mes amis, de faire une action agréable à Dieu.

JEANNOT.

Oh! nous planterons!

TOINETTE.

Nous planterons!

DE BOURVAL.

Recommandez la même chose à vos enfans...
Vivez toujours en concorde ; travaillez en
commun ; & voilà le meilleur moyen , mes
amis , de me marquer votre reconnaissance.

F I N.



E R R A T A.

PAGE IV de la Préface , *lig. 2* , chimeres mouvantes , *effacez* mouvantes.

Idem , *pag. VI* , *lig. 7 & 8* , est éloquente pour l'ame saine , pour le cœur vertueux , *lisez* est éloquente pour l'ame saine ; *effacez* pour le cœur vertueux.

Idem , *pag. XIV* , *lig. 16* , dans quel lieu reconnoîtroit-il , *lisez* rencontreroit-il.

Idem , *pag. XVIII* , *lig. 16 & 17* , & des crimes , puis l'indigence qui les couronne , *lisez* & des crimes ; *effacez* puis l'indigence qui les couronne.

Idem , *pag. XIX* , *lig. 14* , à tous les civils ornemens , *effacez* civils.

Idem , *pag. XX* , *lig. 21 & 22* , fréquente , lorsque je m'échappe de l'atmosphère épais qui m'environne à Paris , *lisez* , fréquente. Lorsque je m'échappe de l'atmosphère qui m'environne à Paris , *effacez* épais ; il faudroit d'ailleurs épaisse , atmosphère étant du féminin.

Page première de la Piece , *lig. 4* , en trois Actes , *lisez* , en deux Actes.

7 , *lig. 10* , nous ait trompée , *lisez* , trompées.

15 , *lig. 3* , cette automate , *lisez* , cet automate.

18 , *lig. 7* , ou bien des membres , *lisez* , ainsi que des membres.

Idem , *lig. 10* , se mettent , *lisez* , se prennent.

19 , *lig. 14* , de vous bien amuser , *lisez* , de vous y bien amuser.

38 , *lig. 15* , quoi , *lisez* , quoi.

- Idem, *lig. 16*, elles mettoient le mouchoir, *lisez*, leur mouchoir.
- 39, *lig. 17*, j'en vis, *lisez*, nous en vîmes.
- 42, *lig. 12*, ne pleure point.... dans le moment, *lisez*, ne pleure point, car dans le moment.
- 43, *lig. 18*, puisqu'il, *lisez*, puis, qu'il.
- 44, *lig. 17*, cela n'est pas possible, *ajoutez*, dis.
- 48, *lig. 6*, mes bonnes franchises, *lisez*, mes bonnes & franchises.
- 49, *lig. 9*, sur les toits, *lisez*, sur tes toits.
- 51, *lig. 12*, nous étions venu, *lisez*, nous étions venues.
- 58, *lig. 3*, ont parut oublier, *lisez*, ont paru.
- Idem, *lig. 14*, le voilà, *lisez*, te voilà.
- 65, *lig. 9*, & qui murissoient, *lisez*, & qui me ruinoient.
- Idem, *lig. 11*, je goûte des, *lisez*, je goûte les.
- 68, *lig. 1*, promena; de, *lisez*, promenade.
- Idem, *lig. 7*, de symétrie, monument, *lisez*, de symétrie; monument.
- 71, *lig. 14*, s'il est venu, *lisez*, s'il est devenu.
- 78, *lig. 5*, la maniere encore, *lisez*, encore la maniere.
- 79, *lig. 20*, vers recoufus, *lisez*, pillés & recoufus.
- Idem, *lig. 22*, divertissant, *lisez*, très-divertissant.
- 101, *lig. 5 & 6*, (*a son mari.*) bois, mon homme, bois avec satisfaction, *lisez*, (*à son mari avec satisfaction.*) bois, mon homme, bois.
- 104, *lig. 18*, plus des hommes... *lisez*, ne sont point des hommes faits pour sentir.
- 105, *lig. 7*, oui, nous-y, *lisez*, sans doute, nous-y.
- Nota.* La ponctuation est très-défectueuse; on prie le Lecteur d'y suppléer, l'Auteur n'ayant pas été à portée de voir les épreuves.

542014

1779

Le

Campagnard

ou

le Riche Désabusé,

Drame en 2 actes en prose

par

Mercier

